

---

---

# La revue catholique des idées et des faits

du vendredi 16 juillet 1926. — VI<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 17

---

## SOMMAIRE

Le problème missionnaire	Abbé R.-G. van den Hout
Le Congrès Eucharistique de Chicago	Baron de Trannoy
La situation en Egypte	***
Le Christ en Amérique	Michael Williams
L'esprit de Ramuz	Jacques Maritain
Fascisme et internationalisme	H. de Vries de Heekelingen
<b>Les idées et les faits : Chronique des idées : La journée de prières pour le Mexique, Mgr J. Schyrgens. — Pologne. — Grande-Bretagne.</b>	

---

---

## La Semaine

◆ *Nous payons d'audace. Tout augmente, et au lieu de donner moins, nous donnons plus... Nos abonnés apprécieront ce nouvel effort pour que la Revue catholique soit toujours mieux faite et toujours mieux présentée.*

Audaces fortuna juvat...

◆ *Où va le franc ?*

*C'est l'angoissante question qui, en ces heures tragiques, domine toute autre préoccupation.*

*Un vent de folie bien plus fort et bien plus dévastateur que celui qui soufflait il y a quatre mois, risque d'emporter la Belgique. C'est la panique, la crise de confiance, suite de celle qui fit échouer le plan Janssen.*

*Inutile de parler en ce moment de responsabilités, ni de la responsabilité de ceux qui créèrent cette formidable dette flottante, dont un rien pouvait faire un instrument de mort, ni de la responsabilité de ceux qui firent sauter le cours de 107 par des moyens coupables sur l'immense portée desquels ils furent d'ailleurs les premiers à se tromper.*

*Le fait brutal est là : tout le monde jette ses francs et se rue sur les valeurs-or. Dans les Banques, à la Caisse d'Épargne, on retire les francs par millions. La Banque Nationale doit rembourser, chaque jour, d'énormes quantités de bons du Trésor. On ne veut plus conserver de francs.*

*On rencontre des vieillards qui ont péniblement amassé quelques économies au cours de longues années de labeur, et que la chute du franc menace de misère et de faim.*

*Des pères de famille, bons patriotes, et qui se feraient un scrupule de nuire en quoi que ce soit aux intérêts de la Patrie, se demandent avec inquiétude s'ils peuvent, en conscience, se dispenser de mettre à l'abri de la destruction partielle ou totale le patrimoine de leurs enfants.*

*Des conflits de conscience de la plus pathétique*

*gravité se sont posés ces jours-ci à d'innombrables patriotes.*

*Et le courant de panique emporte tout cela. Il charrie à côté d'admirables renoncements et d'héroïques sacrifices, les calculs les plus mesquins, les lâchetés les plus viles, les combinaisons les moins avouables et les mobiles les plus bas.*

*Une panique ne s'arrête pas par des mots. Les plus beaux discours ne peuvent faire renaître la confiance.*

*Il faut des actes.*

*Le Parlement a voté la dictature du Roi. Au Souverain et à ses ministres d'agir fort et d'agir vite.*

*On connaît, de nos jours, par l'exemple de l'Allemagne, ce que signifie pour un pays la chute de sa monnaie, l'affreuse misère qui s'ensuit et les ruines qu'elle accumule.*

*A tout prix, il faut que soient évitées à la Belgique de pareilles calamités.*

*Que l'on nous impose la plus terrible des pénitences, qu'on prenne les mesures les plus draconiennes, mais qu'on sauve le franc !*

*Comment ?*

*Des impôts — avec perception anticipée et fortes amendes pour tout retard de paiement, — d'implacables économies, de sévères restrictions surtout. Il y a tant de choses superflues dont on devrait déjêndre la consommation aussi longtemps que la situation ne sera pas redressée !*

*Et que l'on soit inexorable pour la spéculation qui sévit comme jamais, qui fait tourner les têtes les plus solides et qui souille de son écume le travail honnête et l'activité productrice.*

*Nous voilà donc, à notre tour, en dictature. Tous les patriotes belges souhaitent ardemment que cette dictature s'affirme, tranche dans le vif, et assure, par des moyens héroïques s'il le faut, le salut de la Patrie.*

*Il est moins cinq !...*



# Le problème missionnaire

On connaît notre position dans le « problème missionnaire » : servir les directives romaines.

Coup sur coup, le Saint-Père vient de rappeler ces directives et de les sanctionner par des actes. Une encyclique à l'Église universelle, une lettre aux vicaires et préfets apostoliques de la Chine, et surtout la création de trois évêques chinois ne laissent plus aucun doute — s'il en restait !... — sur ce que Rome veut, et sur ce que Rome fera.

L'Église est universelle, elle est pour tous les peuples comme elle est de tous les temps. Toutes les nations sont « appelées » sans distinction de race, de culture, de langue, de couleur de peau ou de forme d'yeux.

De tout temps les nations chrétiennes ont rêvé de conquérir au Christ les peuples restés assis à l'ombre de la mort. Et à toutes les époques de l'histoire des multitudes de missionnaires sont partis au loin prêcher l'Évangile aux païens et mourir pour la Foi. Chaque siècle a son martyrologe de confesseurs, martyrs de la Vérité.

Si l'essentiel de la question missionnaire — la conversion des Gentils — se pose depuis deux mille ans, les caractéristiques des temps imposent à ce problème des formes spéciales. Au début du XX<sup>e</sup> siècle il peut s'exprimer ainsi : l'Église catholique, apostolique et romaine apparaît comme liée, en fait, à une certaine forme de civilisation. Ses missionnaires sont surtout des européens, animés, certes — avant tout — de l'esprit apostolique, mais exposés néanmoins à subir les préjugés de race et de culture, universellement répandus en Europe.

Or, en un temps où les nationalismes sont exaspérés partout, un lien entre la vérité religieuse, qui est supra-nationale, et une considération nationaliste quelconque ne peut que nuire à la propagation de cette vérité. Sans compter que ce n'est pas qu'en Europe, seule, que les nationalismes sévissent. A lier donc, ne serait-ce qu'en apparence, la doctrine catholique à des intérêts qui heurtent de front les sentiments nationaux des peuples que l'on veut convertir, on compromet gravement l'avenir du catholicisme.

Le problème est donc de dégager l'apostolat religieux de la gangue qui l'empêche de s'épanouir.

Inutile de revenir encore sur de regrettables errements et de déplorables obstinations. Tout cela, c'est le passé.

Demain l'Église sera chinoise en Chine, indienne aux Indes, japonaise au Japon, comme elle est française en France, allemande en Allemagne et belge chez nous.

C'est, en effet, la question du clergé indigène qui domine le débat. L'Église n'est vraiment établie dans un pays que quand elle a pu y former un clergé indigène, gouverné par des évêques indigènes.

« M'agenouiller sous la bénédiction d'un premier évêque chinois, et puis mourir » avait coutume de répéter l'héroïque Père Lebbe, qui lutta pendant un quart de siècle pour faire prévaloir les vues de Rome contre une vraie muraille chinoise de préjugés, de parti-pris et... d'intérêts particuliers.

Son triomphe, aujourd'hui, est éclatant.

Est-ce à dire que toute opposition va tomber tout de suite?

Dans une lettre de Rome au journal belge le plus répandu, on a pu lire, dernièrement, ces lignes :

*Nous savons que la nouvelle formule de pleine confiance en un clergé indigène inquiète bien des religieux occidentaux qui ont passé leur vie en Extrême-Orient. Ils craignent pour l'intégrité du dogme catholique dans des pays d'antique civilisation et où les intellectuels convertis au christianisme ont trop tendance à assimiler leur nouvelle religion à la philosophie de Confucius, dont leur éducation et l'ambiance de leur milieu sont profondément imprégnées.*

*A ce propos, on rappelle même qu'il y a trois siècles, la tolérance en égard à la pensée de Confucius et au culte des ancêtres, admise par les missionnaires de la Compagnie de Jésus — ce qui favorisait considérablement leur œuvre de prosélytisme — donna lieu à d'assez vives polémiques entre Jésuites et Dominicains. Le Saint-Siège intervint alors pour donner raison à ces derniers et accentuer l'intégrité du dogme romain dans l'évangélisation de la Chine.*

— Hein! nous dit le Père Lebbe, auquel nous communiquons cet article, ça vous a un air de bon sens et de raisonnable, et c'est — pardon pour l'expression — parfaitement absurde. C'est une mauvaise plaisanterie.

Confucius! Ah! ce que je voudrais que nos prêtres de Chine le connussent mieux! Ils ne sont pas assez au courant de la science chinoise, parce que nos prêtres ne se recrutent généralement pas dans des milieux de néophytes, mais dans des milieux chrétiens depuis très longtemps et où Confucius est à peu près aussi ignoré qu'ici.

Malheureusement, le catholicisme n'a pratiquement pas d'emprise sur les milieux lettrés, les milieux confucianisant. D'ailleurs, il n'y a plus que les vieux lettrés à s'occuper



S. G. Mgr Philippe TCHAO  
Premier évêque chinois



encore de Confucius, dont l'influence sur la nouvelle société chinoise diminue de jour en jour. Tous nos jeunes intellectuels Chinois font des études comme en Europe.

Cette mise au rancart de Confucius est regrettable à tout point de vue et surtout pour l'avenir de l'Église en Chine. Confucius enseigne une morale naturelle aussi adaptable au catholicisme que la morale d'Aristote.

— Confucius n'a pas de métaphysique?

— Non, et le fond de son système est tout à fait recevable. C'est vous dire à quel point se trompe l'auteur de la lettre du *Soir*.

— Et la querelle Jésuites-Dominicains?

— C'était une querelle entre Européens trop longue à exposer, mais qui n'a rien à voir du tout avec l'actuel « problème missionnaire ».

Mais la suite de la lettre?

— Voici :

*Observons, toutefois, que la nouvelle orientation de la politique du Saint-Siège en Chine coïncide avec la présence dans ce pays d'un délégué apostolique, Mgr Constantino-Celsi, et qu'à travers un reportage de M. Magrini, dans le « Corriere della Sera », il est visible que Mgr Constantino-Celsi — pour lequel notre confrère italien ne tarit pas d'éloges — est assez porté à faire des concessions à l'esprit chinois et... à ébranler le prestige de la France, en tant que nation protectrice des missions catholiques.*

— Et bien, ça, c'est honteux.

Il ne faut plus, là-bas, de nation protectrice des missions catholiques. Les abus ont été trop criants et trop douloureux. On les a payés assez cher!

Vous n'imaginez pas le capital de haine amassé en Chine contre le catholicisme, parce que la politique, une politique si odieusement injuste parfois à l'égard de la Chine, se servait des missions dans la poursuite de ses fins purement humaines, matérielles et pas toujours très propres.

L'Église, et même la France, n'ont qu'à gagner à une distinction très nette entre intérêts catholiques et intérêts politiques.

Quant au délégué apostolique Mgr Celsi, je le connais, c'est un saint homme et qui ne travaille qu'à une seule chose: la grandeur de l'Église romaine, par une Église de Chine, vivante et prospère.

— Lisez encore ceci :

*N'est-ce pas au sujet des missionnaires que Gambetta disait que l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation? Ne risquera-t-il pas de le devenir, ou tout au moins, les missionnaires ne risqueront-ils pas de perdre l'appui souvent efficace de leur gouvernement, du jour où il restera acquis qu'ils ne doivent laisser suspecter d'aucune manière le caractère strictement religieux de leur mission? Tout cela, sans parler de la concurrence des missions protestantes puissamment organisées par les États-Unis et qui ne s'embarrassent point de tant de scrupules.*

*L'intérêt que les gouvernements portent aux missions démontre donc que la politique est inséparable, en Orient et en Extrême-Orient, de la diffusion de l'idée chrétienne. Est-ce un bien; est-ce un mal? Nous n'en jugerons pas. Nous nous bornerons à constater le fait. Cette politique est du domaine international. Or, en politique internationale, toute opération ayant pour effet de*

*réduire différentes valeurs à un commun dénominateur fait toujours gagner aux uns ce que d'autres perdent.*

*Par exemple, on ne peut douter que la France ait beaucoup perdu de son prestige en Chine depuis que le Saint-Siège y a envoyé, presque en catimini, à la barbe de l'ambassade de la République, un visiteur apostolique italien. La mission de ce prélat devait n'être que temporaire. Elle est devenue définitive, sans que l'on parût s'apercevoir davantage que le titre de Mgr Constantino-Celsi s'était transformé en celui de « délégué apostolique ». La longue permanence de ce prélat en Chine ne peut, du reste, laisser subsister aucune illusion à ce sujet. Et l'on n'a qu'à lire les correspondances de M. Magrini au « Corriere della Sera » pour se convaincre que ce que la France a perdu en Chine n'a pas été perdu pour tout le monde... C'est un exemple.*

— Ça, voyez-vous, c'est l'habituel chantage. J'ai connu cela trop longtemps. Mais c'est dégoûtant, avouez?

La politique des nations européennes n'est plus chrétienne. Si ces nations soutiennent — à l'étranger! — ceux de leurs nationaux qui travaillent à la conversion des âmes — souvent en les persécutant chez elles — c'est uniquement dans une pensée d'intérêt national à défendre ou à promouvoir. En fait, trop souvent — et de très bonne foi, je le reconnais — les missionnaires européens ont servi les intérêts de leurs patries respectives en desservant inconsciemment ceux de l'Église de Chine, liés essentiellement à l'intérêt du peuple chinois. Vous ne pouvez vous imaginer jusqu'où peut aller dans ce domaine l'aveuglement et le parti-pris. J'ai vécu cela là-bas pendant la guerre et ce fut atroce. C'est la guerre qui a fait déborder la coupe et qui a démontré lumineusement que pour vivre de façon normale et pour se développer dans un pays l'Église catholique doit s'assimiler l'âme, le cœur et l'esprit de ce peuple.

Une Église catholique « blanche » en Chine est aussi absurde qu'une Église « jaune » ici.

Mais la partie est gagnée! Mon cher ami, Mgr Tchao est nommé évêque, ainsi que deux autres prêtres chinois. Ça, voyez-vous mon cher, c'est l'action visible du Saint-Esprit dans l'Église...

Et vous allez voir ce que vous allez voir, mais tous les espoirs sont permis...

ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT.

## Le Congrès Eucharistique de Chicago.

Le Congrès eucharistique de Chicago a été le grand succès qu'on attendait. Aux congréganistes venus de toutes les parties du monde, les catholiques des États-Unis ont fait voir la place qu'ils ont conquise. Le temps n'est plus où les sectes réformées n'avaient que dédain pour la religion des émigrants, où Irlandais, Italiens, Hongrois, Polonais, Allemands de l'Ouest, Belges aussi, semblaient former autant de petites Églises autour de leur pauvres chapelles. Les pauvres chapelles appartiennent au passé. Vingt millions



de catholiques devenus presque tous citoyens américains relèvent d'un épiscopat de plus de cent archevêques et évêques, dont quatre sont membres du Sacré Collège.

On a donc vu les maires catholiques de New-York et de Chicago recevoir, avec des honneurs royaux, un légat pontifical. Et ceux qui eurent le privilège de prendre rang dans le cortège du cardinal Bonzano, à New-York, entre la cathédrale et l'hôtel de ville, puis à Chicago, lorsque le légat descendit de son train rouge, ne pourront oublier les spectacles dont ils furent témoins. Des rangs profonds de la foule massée le long des avenues comme des plus hautes fenêtres des gratte-ciel, qu'il faut se garder de qualifier de bloc monstrueux, car il en est de fort beaux, — portaient des acclamations et des coups de sifflet, expression d'un égal enthousiasme. Pour permettre au cortège des cardinaux d'accomplir de kilométriques parcours, la circulation de deux des plus grandes villes du monde fut à plusieurs reprises suspendue sans que nulle plainte ait été proférée. Aucune note discordante dans la presse et combien significatifs les vœux du grand rabbin de Chicago pour le succès du Congrès.

En quatre jours, le million de participants a été atteint, peut-être dépassé. A elles seules, les quatre assemblées générales du Stadium ont justifiée la préférence donnée à Chicago sur d'autres villes américaines qui lui envient l'honneur d'avoir été le siège du XXIII<sup>e</sup> Congrès eucharistique. Qu'on imagine, sur les bords du lac Michigan (vaste comme une mer et très bleu à certaines heures), un rectangle de cinq cents mètres de long sur deux cents de large, dominé de trois côtés par des colonnades surmontées de frontons, érigées au sommet des gradins, rappelant par la hauteur ceux du Colysée; à l'une des extrémités, un autel dressé très haut, sous un baldaquin doré, et qu'encadrent les sièges de douze cardinaux et de deux cents évêques; au pied de cet autel, à perte de vue, les enfants des écoles paroissiales de Chicago, sous le regard de cinq mille religieuses des congrégations enseignantes; sur les gradins, une foule indénombrable, devant qui l'évêque de Namur président du Comité international permanent, prononce l'ouverture du Congrès; Après quoi, le légat du Pape, revêtu des ornements pontificaux, gravit lentement les degrés de l'autel, et célèbre, devant des centaines de milliers d'assistants, le sacrifice divin dans l'accompagnement de soixante mille voix d'enfants. Où reverra-t-on pareil spectacle? Le Congrès aurait pu ne consister que dans les trois matinées du Stadium et dans l'assemblée des hommes qui s'y tint le soir, dans le sifflement de deux cent mille chandelles tenues à la main. Ce fut cependant un spectacle bien suggestif aussi que celui de dix-sept sections groupant par langues des congressistes appartenant à des nations que les océans séparent et qu'en ces jours la Sainte Eucharistie rapprocha. Nous eûmes la joie de constater que les Belges de Chicago se retrouvent autour de leur église Saint-Jean Berchmans; des rapports pleins d'intérêt furent présentés sur l'activité des œuvres créées par des Belges pour des Belges, notamment à New-York et à Rochester.

Il fallait un peu s'attendre à ce que, transporté en terre américaine, le règlement des Congrès eucharistiques internationaux, dont le comte Henry d'Yanville, secrétaire général du Comité permanent, est, aux côtés de Mgr Heylen, le gardien vigilant, subit quelques accrocs. En fait, la haute et forte personnalité du cardinal Mundelein a dominé le Congrès; il n'est pas douteux que son prestige personnel a contribué au succès des journées de Chicago. Des initiatives hardies lui ont valu l'admiration de ses concitoyens et lui ont assuré de précieuses collaborations, même de la part de non-catholiques. Il est actuellement le *Great Men of Chicago*. Ses traits qui, derrière les lunettes d'écaille, accusent plus de finesse que de mansuétude, se retrouvent aux plus modestes étalages comme aux vitrines des magasins somptueux.

Ils connaissent la popularité de la brique de savon et celle du sachet de chocolat.

Le cardinal Mundelein a-t-il été heureusement inspiré en décidant que la procession de clôture du Congrès aurait lieu non à Chicago même mais dans le parc de son séminaire, situé à plus de cinquante kilomètres de la ville? Nul certes n'était plus en mesure que lui d'apprécier ce qu'il convenait le mieux de faire. A ceux qui furent ses hôtes deux jours durant au séminaire qui porte son nom, il appartient moins qu'à d'autres de formuler une critique. Sans doute, le magnifique domaine boisé, acquis par le Cardinal pour y établir le séminaire où doivent se former les prêtres qui desserviront les deux cent et trente paroisses de Chicago, était-il assez vaste pour contenir des foules qui dépasseraient même celles du Stadium; sans doute pour amener ces foules de nouvelles routes et de nouvelles voies ferrées avaient-elles été établies parallèlement à plusieurs autres déjà existantes; sans doute le spectacle de la messe célébrée par le Cardinal légat sur les terrasses qui s'échelonnent entre le séminaire et le lac encadré de forêts fut-il digne de celui qui en conçut l'idée, sans doute même les foules amenées par les autos, les cars et les elevated, étaient-elles, en nombre, celles qu'on avait attendu et subirent-elles avec un stoïcisme digne d'éloges les caractères d'un orage peu opportun. Mais, il faut le reconnaître, la procession du parc de Mundelein ne laissera pas le souvenir de celles qui clôturèrent d'autres congrès parce que le peuple tout entier d'une grande ville n'y prit part et que seuls ceux qui eurent les moyens et le courage d'affronter le déplacement y participèrent. Beaucoup ne rentrèrent à Chicago que dans la nuit.

Deux soirs, les hôtes du Cardinal, à Mundelein, dix cardinaux, deux cents évêques et une centaine de laïcs, purent aux lieux d'un feu d'artifice, eucharistique à sa façon, voir fulgurer les traits du président Coolidge, du pape Pie XI, des cardinaux Bonzano et Mundelein, de Mgr Heylen. Se promenant dans le parc le soir de la procession, ils purent constater, par le nombre des coiffures féminines jonchant l'herbe des pelouses, que la journée de Mundelein avait été pour beaucoup une journée de sacrifices. Bien faible ombre au prestigieux tableau qu'offrit, cinq jours durant, aux congressistes étrangers la puissante vitalité de l'Eglise catholique aux Etats-Unis.

De cette vitalité, certains secrets ont été révélés au groupe laïc belge, que nous formions, le comte de Renesse, M. V. Brifaut, le vicomte Davignon et moi, par l'un des évêques qui font le plus d'honneur à l'épiscopat américain. Comme nous visitâmes, après la clôture du Congrès, des établissements d'enseignement et le séminaire de la ville épiscopale de Cleveland, qui compte déjà une centaine de paroisses catholiques, Mgr Schrems nous fit comprendre comment chez lui l'intensité de la vie religieuse s'alimente à la source de la vie paroissiale. Toute cette vie gravite autour d'un clocher. Nous, nous sommes habitués, en Europe, à aller le dimanche dans l'église ou la chapelle de notre choix. Il n'en va pas de même aux Etats-Unis: chacun a sa place marquée dans son église paroissiale. Le curé connaît chacun de ses paroissiens, se rend compte de son assiduité aux offices, sait ses facultés contributives aux charges du culte et à celles des œuvres paroissiales. Chacun se fait un point d'honneur de contribuer à ses charges dans la mesure de ses moyens et cette mesure, faut-il le dire, est autrement large que celle de chez nous. Aussi, le clergé des Etats-Unis n'a-t-il qu'à «œuvrer et faire». Les écoles, d'abord, puis les églises, les hôpitaux, les séminaires, les salles de conférences, les bibliothèques sortent de terre; l'une œuvre suit l'autre. L'argent se trouve toujours.

Autre force, l'évêque concentre entre ses mains la propriété de tous les établissements religieux de son diocèse; toutes les églises, y compris celles desservies par des congrégations, et toutes



les écoles, c'est l'évêque qui, lorsqu'il le juge nécessaire, décide que, dans telle ou telle paroisse, telle œuvre est à établir; s'agit-il d'une œuvre de caractère interparoissial qui nécessite ce que Mgr Schrenb appelle une « grande campagne » alors les curés sont interrogés : celui d'une paroisse va exhorter les fidèles de la paroisse voisine à donner aussi généreusement que s'apprentent à le faire ses propres paroissiens, sollicités par un autre curé que le leur. S'agit-il d'œuvres telles qu'hôpitaux, orphelinats, on recourt à un comité de charité interconfessionnel, qui fait chaque année une quête dans toute la ville. Toute œuvre charitable est admise à soumettre son bilan et ses comptes à ce comité, qui, s'il juge qu'il a été fait de bonne besogne, comble, s'il y a lieu, le déficit budgétaire. Deux chiffres : les catholiques du diocèse de Cleveland ont donné, en un an, trois millions de dollars pour leurs écoles, et cinq millions pour leurs églises. Je n'ai pu m'empêcher de penser, en entendant citer de tels chiffres, qu'à Bruxelles, il ne se trouve pas un millier de personnes pour prendre la charge d'un enfant des écoles catholiques, — cent francs par an — et qu'il ne faudrait pas que je m'avise de présenter le budget déficitaire de la Commission des écoles chrétiennes au comité de charité de la ville.

BARON DE TRANNOY,

Membre du Comité permanent des Congrès Eucharistiques.

## La situation en Egypte

### Impressions d'un témoin

La jeune vie constitutionnelle de l'Égypte vient, il y a quelques semaines, de connaître une fois de plus une crise redoutable; et la tension fut telle que l'indépendance octroyée au pays en 1922 se trouva un moment en péril et qu'un retour au protectorat anglais put être envisagé.

C'est que, depuis quatre ans, il plane sur les relations de l'Égypte et de l'Angleterre une équivoque qu'on n'est pas usqu'ici parvenu à dissiper.

L'Angleterre a concédé à l'Égypte son indépendance et l'Égypte, sur la base de cette indépendance s'est octroyé une Constitution, qui est une sorte de décalque de la Constitution belge. Mais à cet octroi d'indépendance, l'Angleterre avait mis des réserves, concernant ses propres intérêts aux bords du Nil, ainsi que la protection des intérêts étrangers.

Or, l'Égypte n'a jamais accepté ces réserves; bien plus, sa résistance à ces réserves constitua, aux récentes élections, la plate-forme électorale du parti dont Saad Zaghloul Pacha est le chef et qui remporta une victoire éclatante.

La conséquence de cette victoire eut dû être l'accession de Saad Zaghloul Pacha au pouvoir.

C'est alors qu'intervint le nouveau Haut Commissaire britannique, Lord Lloyd George, homme jeune, résolu, une grande netteté de vues et décidé à les faire prévaloir.

Au seuil des négociations pour la solution de la crise ministérielle, il posa à Saad Zaghloul Pacha cette question : *Quid* des réserves stipulées par l'Angleterre? Vous et

votre futur ministre, les acceptez-vous ou les repoussez-vous? Je veux une réponse précise et définitive? »

L'alternative ainsi posée mettait le vieil homme d'État dans le plus cruel des embarras : se rallier aux réserves, c'était renier tout son passé et compromettre au soir de sa vie (il a plus de soixante-dix ans) une popularité immense, dont il a la fierté et la coquetterie. Rejeter les réserves, c'était la lutte ouverte avec l'Angleterre.

Or, cette lutte se présentait sous des perspectives peu rassurantes : au moment même de cette conversation entre le Haut Commissaire Britannique et Saad Zaghloul Pacha, un des derniers et plus puissants bateaux de guerre anglais, le cuirassé *Resolution* — au nom symbolique — apparaissait devant Alexandrie.

Il y a, en Saad Zaghloul Pacha deux hommes : le partisan volontaire et intransigeant qui, d'un geste à la fois d'exaltation et de commandement, brandit devant son peuple le drapeau de l'indépendance complète, et l'homme d'État, intelligent et expérimenté qui, dans le secret de sa pensée, cultive le sens des possibilités... Celui-là sait bien — comme d'ailleurs toute l'élite égyptienne — que les réserves mises par l'Angleterre à l'octroi de l'indépendance égyptienne, sont, au regard de tout gouvernement britannique — fut-il travailliste — des garanties vitales et qu'il est chimérique de croire que l'Angleterre renonce jamais à sa part de souveraineté dans le Soudan, à la garde du Canal de Suez, à la liberté des communications impériales et à la protection des étrangers. L'Égypte — comme tant d'autres pays — subit le contrecoup de sa position géographique et de sa situation économique. Si elle était reléguée loin des grands chemins des nations et si les capitaux de l'Occident n'étaient un des facteurs primordiaux de son activité et de sa prospérité, personne ne songerait à faire des réserves et à demander des garanties.

L'entretien entre le Haut Commissaire et Saad Zaghloul Pacha se termina par la renonciation de ce dernier au pouvoir et un ministère se forma, sans lui, mais où son influence reste considérable.

Les deux chefs de ce ministère, Adly Pacha, Président du Conseil et Saroit Pacha, Ministre des Affaires étrangères, n'appartiennent pourtant pas au parti zaghlouliste; ce sont des libéraux-constitutionnels, ardents patriotes, certes, et passionnément soucieux de conquérir pour l'Égypte l'autonomie la plus large et la plus effective; mais leur réalisme, éprouvé par une carrière déjà longue, les prémunit contre les illusions et les exagérations; et la souplesse diplomatique dont ils firent preuve dans le passé les indiquait au premier chef pour le rôle de négociateurs qui va être le leur.

Car il faudra bien qu'entre l'Égypte et l'Angleterre, on se décide à causer. Bien que le discours du Trône n'annonce cette prise de contact qu'en termes voilés et prudents, il est certain que l'Angleterre, après quatre ans d'attente, va exiger une solution.

Cette solution que sera-t-elle?

Il semble bien que la forme d'accord qui harmoniserait le mieux les exigences de l'Angleterre et les susceptibilités de l'Égypte serait un traité d'alliance entre les deux pays; la pleine indépendance de sa vie constitutionnelle et admi-



nistrative serait assurée à l'Égypte; quant à la politique extérieure, l'Angleterre assumerait en toute circonstance la défense militaire et navale de l'Égypte et comme moyens d'exécution de cette défense, l'Égypte garantirait à l'Angleterre la liberté de ses communications et la garde du Canal de Suez; en ce qui concerne la protection des étrangers, les Juridictions mixtes, avec compétence plus étendue, y pourvoiraient.

Présentées sous cette forme, les concessions que l'Égypte serait obligée de faire ne revêtiraient plus le caractère d'emprises brutales sur son indépendance, mais apparaîtraient comme la contrevalet de l'engagement pris par l'Angleterre de défendre l'Égypte et comme une mise en œuvre de cet engagement.

Il ne faut d'ailleurs pas se dissimuler que, sous quelque angle que se présente une entente avec l'Angleterre, l'opinion publique égyptienne y sera tout d'abord hostile... Reste à savoir si cette fois et assagis par de lamentables leçons, les chefs éclaireront l'opinion au lieu de la suivre servilement... Et puis il y a le Parlement, il y a le parlementarisme, ses emballements, ses surenchères, son électoralisme... Si, sur tout cela, prévalent la sagesse et le patriotisme, tant mieux. Sinon, tant pis, oui, tant pis, car, pour l'Égypte, il est bien à craindre que se soit une des dernières occasions de dénouer amicalement le nœud gordien de sa politique, au lieu de risquer de le voir couper brutalement.

\*\*\*

## Le Christ en Amérique

J'ai eu le très grand bonheur de voir de mes yeux le début et la fin de la marche de Notre-Seigneur autour du lac Sainte-Marie, à Mundelein. J'ai vu le Légat du Pape prendre de ses mains l'Hostie du Tabernacle. J'étais du petit groupe de laïcs se tenant — à genoux ou debout — derrière le Légat au moment où celui-ci élevait l'Hostie après la bénédiction et, à la fin de la procession, nous bénissait tous, alors que le grand orage avait pris fin et que le soleil brillait de nouveau. Je dis que j'ai vu tout cela de mes yeux, parce que journaliste je suis souvent obligé, comme tous ceux qui écrivent pour la Presse, de compléter ce que je vois et entends par ce que d'autres me disent, tenant eux-mêmes d'autres personnes leurs informations.

Pour que je puisse donner aux lecteurs du *Commonweal* un récit aussi véridique que possible de ce qui s'est passé au Congrès Eucharistique, je tâcherai de ne décrire, dans la mesure de mes moyens, que ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai pensé, ce que j'ai cru. Ce ne sera là, naturellement, qu'un fragment parmi beaucoup d'autres.

De cette histoire gigantesque quelqu'un sera peut-être à même de recueillir un jour les meilleurs passages. Et si ce quelqu'un apparaît jamais, il faudra qu'il soit un second Dante.

C'était certainement dans la chapelle qu'il y avait à Mundelein, le dernier jour du Congrès (jeudi 24 juin), le moins de monde et le plus de calme. Un autel avait été érigé devant cette chapelle, imitation parfaite de la vieille église puritaine de Lyme, dans le

Connecticut, laquelle, soit dit en passant, incarne le mieux (je le tiens de source très autorisée) la beauté austère, simple et forte du type architectural de la Nouvelle Angleterre. A côté de l'autel se trouvaient les sièges du Légat pontifical et des Cardinaux. Là fut célébrée, en plein air, la Messe pontificale du Très-Saint-Sacrement. L'autel était au centre d'une foule évaluée à un demi-million d'âmes au bas mot. Il y en avait probablement un million. La petite ville de Mundelein compte deux ou trois cents habitants, les quelques centaines d'élèves et de prêtres du séminaire exceptés. Elle est à 60 kilomètres de Chicago, à 90 de Milwaukee; très peu de villes sont plus proches de Mundelein que ces deux grands centres. Les pèlerins y étaient venus en railway électrique, en railway à vapeur, en autos; celles-ci étaient parquées dans la propriété appartenant au séminaire.

Plusieurs centaines de journalistes étaient présents dont l'un avait étudié l'histoire. Il affirme qu'il y avait autour de cet autel de Mundelein, trois fois plus d'hommes qu'il n'y avait eu de croisés. Peut-être. D'autres, ont parlé des grandes migrations historiques, de ces remous de tribus et de peuples...

Quoique vagues, ces grandes figures de style, ces comparaisons énormes donnent une idée du caractère écrasant des impressions produites sur les esprits des vétérans du reportage, dont beaucoup avaient été témoins de la plupart des grands événements modernes.

La foule était partout, dans les bois et les plaines entourant le lac, la chapelle du séminaire, les édifices. Quelques milliers seulement, environ 50,000, purent suivre la messe. Des hauts-parleurs portèrent les chants des séminaristes, les paroles de l'officiant — le Légat lui-même — et le sermon du Cardinal Hayes jusqu'au-delà de la périphérie de la multitude.

La Messe achevée, on avait pensé que la procession allait de suite faire le tour du lac, soit un trajet de 4 1/2 kilomètres. Mais le temps passait et les heures se suivaient. J'ai entendu exprimer l'opinion que, eu égard aux proportions des foules au stade de Chicago et à Mundelein, le miracle du Congrès de Chicago a consisté dans les effets merveilleux de son organisation. D'autre part, j'ai aussi entendu condamner cette organisation comme extrêmement faible, incompétente et inconsidérée. En tous les cas, les journalistes ne furent guère soignés à Mundelein. La tribune où ils avaient pris place au cours de la Messe ne leur permettait que d'entrevoir de temps en temps ce qui passait; encore leur vue était-elle le plus souvent obstruée.

Aucun arrangement n'avait été fait pour leur permettre de voir la procession. Un reporter s'aventurerait-il dans la foule, il risquait d'avoir les côtes aplaties sans pouvoir rien voir ou entendre, abstraction faite de la foule même. Evidemment, certains d'entre nous n'ont pas subi de telles aventures et ont réussi malgré tout à revenir à la tribune de la presse et au bureau de télégraphe.

Au cours d'une de ces pérégrinations je pénétrai dans la chapelle. Toute la journée durant on y entra et on en sortait. Des prêtres et des religieuses priaient à genoux, certains restant longtemps dans cette attitude. Les laïcs faisaient de même, mais la plupart du temps tous : prêtres, religieuses, laïcs des deux sexes n'y entraient que pour un instant. Une génuflexion devant le Saint Sacrement; une ou deux courtes prières prononcées vraisemblablement avec distraction; un regard promené à la hâte autour de la chapelle, mélange bizarre, peut-être symbolique de la rigidité et de l'austérité puritaines, de la richesse et de la grâce catholiques... Et puis le magnétisme exercé par ces assemblées énormes sur ceux-là même qui détestent les grandes foules ou qui en ont peur y faisaient revenir les visiteurs. Comparée à cette mer humaine mouvementée, agitée, immense, la chapelle n'était qu'un îlot au milieu d'un récif de corail, qu'une caverne au sein d'une montagne sur laquelle marcheraient des armées avec de gros canons



et des trains. Oserai-je la comparer à l'étable de Bethléhem, isolée au milieu d'immenses foules juives qui, sur l'ordre de César, se précipitaient dans toutes les directions?

Moi aussi, j'entrai dans la chapelle; j'aurais voulu m'y reposer, y respirer un peu de calme, de silence, de solitude : trois choses bien douces et si difficiles à trouver! Mais ma profession me suivit dans la chapelle, où une vingtaine ou une quarantaine de mes confrères étaient déjà éparpillés. Comment allais-je pouvoir décrire ce qui se passerait, d'une manière digne de l'événement? Il n'est pas facile en vérité de décrire ces choses si grandes et si simples qui ont nom la mer, les étoiles, les montagnes, le lever et le coucher du soleil. Combien est-il plus difficile dès lors de parler de Celui qui est la simplicité même? Je n'en devais pas moins donner à deux journaux des renseignements sur une partie des événements de la journée; aussi commençai-je à me demander ce que je dirai et comment... En ce moment même quelques prêtres passaient de la sacristie dans le sanctuaire. Puis arriva le Légat. Ensuite, un ou deux laïcs en uniforme du Vatican; l'un d'eux était un Américain, Nicholas F. Brady, de New-York, un *Calvi Associate*. Avec un minimum de cérémonial l'hostie fut retirée du tabernacle et placée dans l'ostensoir. Le Légat sortit par la sacristie, passant par un espace laissé libre dans la foule, du côté de l'épître, suivi par les cardinaux, ces princes de la Sainte Eglise, dans leurs vêtements couleur de sang flamboyant au soleil. Des laïcs se joignirent à eux et tous allèrent rejoindre l'immense procession qui avait commencé à se dérouler depuis longtemps déjà.

Si dense était la foule que je ne pus avancer plus loin que la porte de la sacristie. De là je vis passer le Légat, représentant du Vicaire du Christ sur la terre, et les cardinaux, ces Princes du Christ-Roi. Puis je revins à l'endroit où, à l'ombre d'une tente étaient assis les télégraphistes. Je commençai de suite à écrire mes télégrammes, et à mesure qu'une feuille était achevée, le chef des télégraphistes me la prenait. Ainsi que le font si souvent les journalistes (ils pourraient difficilement faire autrement alors que leur journal attend de la copie le plus vite possible) je supposais que ce dont j'avais vu le début se déroulerait dans les mêmes conditions jusqu'à la fin. J'écrivis donc : « Mon histoire est celle de la joie que donne la foi ».

« *Introibo ad altare Dei* » « Je m'approcherai de l'autel de Dieu » murmura le cardinal Jean Bonzano, Légat du Pape, après avoir fait le signe de la croix, et s'être incliné devant l'autel d'or, couvert de roses avec au-dessus, l'image du Christ crucifié... « Du Dieu qui réjouit ma jeunesse » répondit un des assistants de l'officiant...

Je ne vais pas reproduire le reste de ma description de cette Messe, description écrite à la hâte, mais en tous cas profondément sentie. J'y disais que les paroles par lesquelles j'avais commencé mon récit et par lesquelles commence la Messe sont prononcées par tous les prêtres de l'Eglise catholique, partout et dans le monde entier : du Pape au Vatican, au missionnaire le plus éloigné de la plus lointaine des jungles d'Afrique.

Ces paroles sont dites quelque part à tout moment de la journée, et cela, depuis près de deux mille ans; et il en sera ainsi (tous les catholiques le croient) jusqu'à la fin du monde.

Cependant, nul part, ni jamais, elles n'avaient eu cette signification spéciale qu'elles avaient ce jour-là, à Mundelein.

Catholique laïque, et tâchant d'exprimer de mon mieux ce que je crois être dans les cœurs et dans les âmes des autres catholiques laïques et ce que ceux-ci désireraient faire comprendre à leurs concitoyens non-catholiques, je dirai ceci :

Lorsque le Légat du Vicaire de Jésus-Christ prononçait les paroles que j'ai reproduites plus haut, il représentait l'âme même de la Nation américaine, et le prêtre assistant qui lui donnait la réplique la représentait de même.

La joie! Voilà ce qui fut le trait caractéristique du merveilleux

apogée du Congrès Eucharistique. La joie! Voilà ce que l'on entendait résonner dans les cloches carillonnant au clocher de l'église qui se dressait dans toute la simplicité, la noblesse et la beauté propres à l'architecture de la Nouvelle Angleterre au-dessus de cet autel élevé en plein air. Les roses qui ornaient l'autel étaient de couleur or et respiraient la joie, elles aussi. Le soleil couchant répandait partout une joie bénie. Le vent frais et pur était plein de vie. C'est ce couchant et ce vent qui font mûrir le grain, le grain d'où nous vient le pain qui devient le Corps de Dieu.

Une foule immense s'agenouillait devant cet autel de joie, et cette multitude croyait que Jésus-Christ marchait au milieu d'elle, le long du lac souriant, ainsi qu'Il l'avait fait jadis sur les rives du lac de Genésareth. Et cette multitude représentait le peuple américain dans un sens plus vaste qu'aucune foule ne l'avait jamais représenté, j'ose le dire, dans un très spécial.

Tous les facteurs qui font partie de la synthèse spirituelle et racique de l'américanisme étaient présents, prenant part au plus transcendant des actes humains.

« Louer Dieu.

« Adorer la Divinité.

« Se consacrer à Dieu et à ses prochains. »

Et ce fut bien cette note-là qui retentit aussi dans le sermon du Cardinal Hayes, de New-York. Le Cardinal évoqua les origines spirituelles et religieuses de l'Amérique depuis les jours du début brumeux où les missionnaires du Christ étaient arrivés avec les premiers explorateurs, marchant devant eux dans le désert, baptisant la terre même du sang de multiples martyres, donnant l'exemple de l'abnégation et du dévouement aux intérêts les plus élevés de leurs prochains.

Or, dans cette multitude il y avait des millionnaires, des hommes d'Etat, des soldats, des matelots, des artistes, des écrivains, des juges, des pompiers, des agents de police, des hommes de toutes les professions, des docteurs, des avocats, des architectes, des entrepreneurs en bâtiments, des instituteurs, des ingénieurs, des femmes, des ouvriers de toutes les catégories... Bref, des représentants de toutes les branches de l'activité humaine et leurs mères, femmes, sœurs, fiancées et ... aussi des myriades de ces petits enfants que Jésus aimait, qu'Il aime toujours...

De fait, tous y étaient, des enfants, jouant et priant devant le Seigneur.

Lentement, bien lentement, la procession suit la route qui épouse les contours du lac bleu de Sainte Marie au-dessus duquel volent des mouettes blanches. Elle traverse des bois, le soleil l'inonde de ses rayons, elle passe à travers un million d'adorateurs. Venaient d'abord les porteurs de croix et les acolytes; puis, un orchestre de jeunes musiciens; puis, une longue file de Germano-Américains et d'Allemands; une délégation des pompiers et des agents de police de New-York; les membres du Cercle catholique new-yorkais. Ensuite, venait une bannière portée par un groupe de membres de l'« Ancien ordre des Hiberniens. » Certes, ils sont anciens, ces Irlandais, si fiers de la religion qu'ils ont héritée; ces Irlandais que les tempêtes persécutrices ont dispersés sur toutes les rives de la terre. Et cette semence irlandaise arrosée par les larmes de l'exil et fécondée par la Foi, quelle moisson puissante et infinie n'a-t-elle pas donnée à l'Eglise! Le symbole ornant leur bannière avait été bien choisi : « La Chrétienté éclairant le monde ».

Après les Irlandais venaient les Indiens d'Amérique descendants de ceux dont les prêtres arrivés avec Colomb étaient venus sauver les âmes, suivis de ces prêtres de France, d'Espagne et d'Angleterre qui ont découvert le Nouveau-Monde et préparé en Amérique la voie à la civilisation.

On voyait paraître ensuite les Lithuaniens; de nouveaux orchestres encore; les Chevaliers de Colomb portant un tableau qui représentait le grand Génois apportant la Foi à l'Amérique;



le groupe slovène; le groupe slovaque; les Syriens, les Croates, les Hongrois, les Belges, les Polonais, les Français, les Espagnols, les Chinois, les Maltais, les Ukrainiens, les Italiens, les Tchèques. On voyait un tableau représentant le Père Marquette évangélisant Chicago, ce Marquette qui, il y a deux cent cinquante ans, avait dit la Messe là où se trouve aujourd'hui la grande cité. On voyait ensuite une série interminable de séminaristes, de ces jeunes gens qui pour consacrer au Christ toute leur vie avaient renoncé à leur père et à leur mère, à l'affection que leur auraient portée leurs femmes et leurs enfants et à leur foyer; les Frères de la Doctrine chrétienne, des milliers de prêtres séculiers et de religieux de tous les ordres, puis les prélats, les *monsignori* en pourpre, les abbés mitrés, les évêques, les archevêques, les cardinaux et leurs assistants, avec le Légat au milieu d'eux. Ce dernier se trouvait dans un équipage, ses mains reposant sur l'ostensoir que d'autres portaient. Dans l'ostensoir : l'Hostie.

Cependant, la nature avait changé d'aspect. Le ciel bleu s'assombrit, puis s'obscurcit, des nuages épais et menaçants le couvrirent. Le sentiment qui s'était jusqu'à présent dissimulé sous la joie et la beauté de cette journée, telle une crainte secrète dans un cœur heureux, se manifesta : la crainte de voir un orage éclater. Et s'il éclate, se disait-on, qu'arrivera-t-il à cette foule d'un million d'hommes sans abri (exception faite du très petit nombre qui pourrait se réfugier dans les édifices faisant partie du séminaire et dans la chapelle)? Et que dire de ces arbres dont chacun pourra devenir une source de danger mortel? Cette multitude ne va-t-elle pas se transformer en simple cohue? La vénération fera-t-elle place à des bagarres? Les pensées humaines, trop humaines et égoïstes vont-elles se substituer à celles qui jusqu'ici montaient vers Dieu seul?

L'orage éclata. La tempête vint, tel un assaut livré par les puissances des ténèbres, les princes du mal, avec des éclairs, des torrents de pluie, le grondement du tonnerre, les grêlons hachant les têtes découvertes des fidèles.

A ce moment-là, je me trouvais sous la tente du quartier général des télégraphistes. Je venais d'envoyer à un journal le télégramme dont j'ai parlé plus haut et j'en écrivais un autre destiné à un second journal. Les foules se trouvant près de l'église vinrent s'y réfugier, se massant sous la tente de la presse. Le chef du service télégraphique, homme plein de calme et de sang-froid, rassura par la puissance de son exemple et par quelques paroles raisonnables les femmes prêtes à s'abandonner à la panique. Une petite franciscaine à côté de moi, souriait, priaît et pour combattre l'orage, traçait un signe de croix en jetant de l'eau bénite. La Raison et la Foi étaient là, coopérant : l'homme calme et froid, fils de la raison, la religieuse qui souriait et priaît, fille de la Foi.

Je mandai à mon journal, qu'à mon récit décrivant cette journée comme une journée de joie je ne voulais pas changer fut-ce un seul mot. Je lui télégraphiai ma conviction que cet orage n'était qu'un symbole : la foi religieuse est pour les temps d'épreuve, tout comme pour les jours ensoleillés, pour la nuit comme pour le jour, pour les temps de chagrin et de douleur comme pour ceux de paix et de joie.

Voilà ce que j'écrivis après avoir assisté au retour de l'Hostie. J'étais parvenu à me frayer un chemin à travers la foule qui s'était rassemblée près de l'autel extérieur. L'Archevêque Hanna, comme il revenait au sanctuaire après avoir fait à pied comme tous les autres trois milles autour du lac (il avait été trempé jusqu'aux os, mais souriait avec sérénité), m'aperçut et, si je puis m'exprimer ainsi, m'abrita sous la protection de sa chape.

Je me trouvais donc au milieu du sanctuaire, lorsque le Légat revint à l'autel. Il nous donna sa bénédiction; un *Te Deum* fut chanté, puis un *Tantum Ergo*.

Le soleil reparut et les oiseaux se remirent à sautiller sur l'autel au milieu des roses jaunes.

Tous ces prêtres de notre Foi : Légat, Cardinaux, Evêques et le clergé de rang inférieur ne s'étaient pas arrêtés, n'avaient pas faibli une seule fois au cours de cette marche de quatre kilomètres et demi. Et pourtant, ils avaient eu à lutter d'abord contre une chaleur accablante; puis, contre la grêle, la pluie et la tempête une demi-heure durant; pourtant, beaucoup de ces prêtres sont vieux, très vieux même. Les laïcs n'ont pas fléchi non plus. Nulle trace de panique là où l'Hostie était portée. Hommes, femmes et enfants s'agenouillaient dans la boue, recevant la bénédiction de l'Hostie.

Ces enfants, ces femmes, ces hommes saluaient la venue en Amérique du Christ Roi. On avait tout oublié, tout ignoré, parfois même rien remarqué : les longues, très longues heures d'attente (des milliers d'hommes avaient attendu depuis l'aube); les inconvénients très réels inséparablement liés à une assemblée d'un million d'êtres humains et à leur transport sur des routes et des railways qui n'avaient jamais été destinés à de pareilles agglomérations; la chaleur faisant plusieurs centaines de victimes.

La foi intense de cette foule anonyme : voilà le grand fait, le fait dominant de cette journée à jamais mémorable. Le Christ était descendu de l'autel pour marcher au milieu de cette multitude. Qu'importait le reste?

La signification de ce fait va jaillir sur les pages lumineuses de l'histoire future des Etats-Unis, de toute l'Amérique, du monde entier.

MICHAEL WILLIAMS.

## L'esprit de Ramuz

« Pour ou contre C. F. Ramuz »! Tel est le titre d'un volume de plus de 300 pages édité par Marcel Péguy, qui a repris la direction des Cahiers de la Quinzaine.

Ce Cahier de témoignages, le premier d'une série nouvelle, est du plus haut intérêt pour quiconque s'intéresse au mouvement des idées. Nos lecteurs en jugeront par le témoignage de M. Maritain, que nous reproduisons ici.

Ce que j'admire le plus en l'œuvre de Ramuz, c'est sa valeur spirituelle. Vous me demandez d'en parler à ce point de vue. Sujet trop vaste et trop ambitieux. Je me bornerai à quelques remarques rapides, — et manifestement, délibérément insuffisantes.

Je trouve chez Ramuz une antinomie bien curieuse. Il n'a d'autre souci que les fins dernières, on le voit toujours penché sur le rebord de l'éternité. En même temps il se veut obstinément terrien, terrestre, attaché au sensible, adhérent de tout son être à la matière d'ici-bas. Contradiction? Non pas : signé d'un secret et d'une douleur, nous sommes avertis qu'il faudra nous méfier des apparences, entendre ses mots selon une loi de transposition qui lui est propre. Détestant le paradoxe à l'égal d'un vice, inexorablement sérieux, il est lui-même un paradoxe, comme tous ceux que Goethe appelait une *nature pure*.

Avant tout, il a la passion du réel.

« Dieu est appelé zélote, écrit Denys, à cause de son



grand amour pour tout ce qui est ». Ramuz aime son village, la couleur, le goût, la moindre apparence sensible (qui est encore de la réalité) des choses que son corps atteint et respire. C'est sa manière d'avoir la jalousie de l'être. Il aime sa terre, la terre des vignobles de Lavaux, parce que c'est d'abord et avant tout *ce qui est* pour lui. Et parce qu'il est lui-même un homme vrai, non falsifié par la littérature, son amour charnel pour sa terre est aussi et avant tout un amour spirituel, il aime non seulement les apparences des choses, mais leur être même, perçant jusque-là, découvrant la souveraine vertu de l'existence comme telle par la véhémence métaphysique de son désir : *L'existence, la seule existence, seulement qu'une chose existe, n'importe laquelle, n'importe comment...*

Son réalisme est donc un réalisme intégral. Tout le contraire du réalisme de l'école de Médan. Quoi d'étonnant qu'à force de s'appliquer aux objets les plus immédiats, les plus communs, les plus connus, d'appuyer son regard sur la nature la plus proche, il rejoigne le mystère qui est au fond? *Omnis creatura ingemiscit*. Non par la négation du corps, — par la poursuite de toute la réalité impliquée par le corps et qui le transcende néanmoins, — il touche à la spiritualité. Parmi les énigmes et les figures, car attaché toujours au sensible il ne peut que deviner obscurément ce qui ne se dégage que dans la lumière des vertus théologiques. Il tâtonne; il se heurte; dans l'instant qu'on allait le voir déboucher sur les réalités suprêmes, le voilà arrêté net. Pourtant, si la foi manque encore, cette attitude devant le réel est bien, dans l'ordre purement humain, une attitude catholique. Ramuz croit-il au dogme de la résurrection de la chair? Il habite en tout cas dans l'ombre de cette vérité.

Ainsi je ne m'étonne pas qu'il renouvelle le sens du mystère; et qu'il nous fasse sentir mieux qu'aucun autre — par les moyens les plus francs, les plus naturels, les plus libres de tout sortilège, — la nuit d'énigmes où baignent les humbles actions de chaque jour; et que cependant la *raison d'Être* d'une telle nuit lui échappe encore, qu'il ne décele le mystère que dans les étroites limites des constatations terrestres, n'imaginant la vie éternelle elle-même que comme une continuation de la vie présente, toute pareille, — mais non : transfigurée par l'effet d'un petit déplacement insensible, qui dans un éclairage plus pur en révèle le sens et l'essence cachée, le meilleur seulement qui reste.

« Hélas! ils ne savaient pas quelles difficultés on rencontrait alors rien qu'à vivre... C'est quand ils étaient dans l'ancienne vie : il lui avait bien fallu finir par voir que tout y était tromperie. Tout nous y parlait de bonheur : on ne le trouvait nulle part. On était comme un qui aurait eu une tasse à la main et il s'arrêterait à toutes les fontaines, mais c'est une tasse sans fond... Ainsi était l'homme sur cette ancienne terre, parce qu'il était incomplet. — « On avait raison dans le temps, disait Pitôme, mais on n'avait qu'à moitié raison. On voyait seulement l'image, on ne voyait pas le sens qu'elle avait. On purifiait les choses, mais on ne se purifiait pas soi-même. Et il continuait : Mais, à présent, notre tour est venu. Nous aussi, on a été mis en morceaux; nous aussi, on a été fermenté; nous aussi, notre matière a dû se défaire pour se refaire. Il n'y a plus que l'essence qui reste, d'où ce qui gâtait le goût a été ôté ».

Les mystiques, on l'a remarqué, ont un grand respect du

détail concret des choses, parce qu'ils savent pratiquement qu'il n'y a rien d'indifférent, que nos cheveux sont comptés, que Dieu attache un sens original à chaque brindille de son œuvre. Cette vénération du singulier est pleine de sagesse chez un poète. Ramuz a un amour religieux du singulier. Il a compris profondément l'espèce de rédemption naturelle dont l'art doit s'acquitter, il veut tout sauver de ce que le Père de famille lui a donné, de toute la réalité de chez lui que la nature à elle seule laisse aller, ne peut pas manifester dans un verbe intellectuel. Il sait que sa mission est de donner à tout ce qui est très uniquement sien une



C.-F. RAMUZ.

voix authentique, et qui ait par là même valeur universelle. Il le disait admirablement dans *Raison d'Être*.

Certes il n'ignore pas qu'un poème ou un roman se fabrique, comme toute œuvre d'artisan. Mais ce que certains regardent chez lui comme du procédé est au contraire un soin têtu de s'appliquer à l'objet, de rejeter tout ce qui est joli, grâce, pour ne garder que ce qui est strictement exigé par la plus intacte individualité de la chose existante. A ce point de vue il écrit avec une sévérité de moraliste, comme Péguy. Mais notons bien la différence entre eux. Péguy se tient dans l'ordre des notions, veut traduire purement toute la réalité d'un certain travail de l'intelligence, Ramuz se tient dans l'ordre des choses, veut traduire purement toute la réalité d'un canton particulier de la création, dans un langage fait exprès. Voilà pourquoi il n'est un écrivain français de la meilleure race qu'en étant d'abord un écrivain vaudois. « Notre patois qui a tant de saveur, outre de la rapidité, de la netteté, de la décision, de la carrure (les qualités qui nous manquent le plus quand nous



écrivons « en français », ce patois-là, nous ne nous en sommes jamais ressouvenus que dans la grosse comédie ou dans la farce, comme si nous avions honte de nous. C'est pourtant à lui qu'il faut tendre à tout ramener, lui qu'il faut prendre pour modèle, et là encore la transposition doit intervenir, car il n'y a pas d'art sans transposition : mais ce qu'il convient de prendre pour base, c'est cette forme-là, parce que la nôtre, parce qu'existante, définie, et voilà le point d'appui du levier ».

Des esprits superficiels prendraient Chesterton pour un ennemi de la raison. Et pareillement Ramuz pour un ennemi de l'intelligence. Pas de vue plus fausse. Ramuz récusé seulement l'intelligence des idées claires, l'intelligence cartésienne, celle des idéalistes, des faiseurs de systèmes, il récusé l'angélisme protestant. Il entend ne s'élever qu'en prenant d'abord sur le sol l'appui le plus ferme et le mieux limité, humblement, fidèlement, n'élargir le cercle qu'après avoir saisi pour de bon ce qui est à sa portée, la précieuse vérité de la plus petite chose créée. En cela, si on peut regretter que lui-même hésite terriblement à passer le monde de l'expérience immédiate, son art du moins procède selon les bonnes règles thomistes. « On accuse peut-être notre génération d'avoir peu le goût des « idées », il faut comprendre : des fictions. Je ne sais si cette tendance lui est propre, mais elle entend s'en référer au fait. Elle a le plus grand respect pour ce qu'on appelle les beaux sentiments, mais elle en redoute le vague. L'amour universel est peut-être une belle chose : il n'est pas pour elle un point de départ. Mettons, si on veut, qu'il soit un point d'arrivée : si nous devons monter jusqu'aux nuages, que ce soit du moins à la façon de l'alpiniste, dont le pied ne quitte pas pour cela l'appui du roc. Nous voulons fonder sur l'objet, qui est quelque chose qui se perçoit et qui se touche, non sur l'idée adoptée telle quelle et souvent par entraînement ».

Ramuz n'est pas un humanitaire, il n'aime pas l'humanité, ni l'humanité future ni l'humanité idéale, il aime chaque homme que Dieu a fait, et d'abord celui qu'il voit, Nicollier, Ansermoz, Moïse Pittet, Aimé Pache, peintre vaudois, et Bonvin le chasseur, et Maurice le chercheur d'or, et Pitôme qui était couvreur de son métier, changeait de métier quand l'hiver venait ; il aime les conditions de vie de chacun, et sa médiocrité, et sa besogne, et sa pauvreté, sa destinée individuelle, son nom, sa race, son climat. Là vous reconnaîtrez un véritable amour. Ramuz aime les gens de labeur, il les comprend, les respecte, et leur vérité, leur grandeur qui ne se sait pas, et tout ce qu'il y a de spiritualité dans cette condition d'artisan de petite bourgade que Jésus de Nazareth a assumée. Une compassion admirable le fait entrer très avant dans les profondeurs de l'homme, — et buter de nouveau sur le mystère. Que sont-ils ? où vont-ils ? Pourquoi portent-ils en eux tellement plus que ce qu'ils sont ? Tout cela sera-t-il perdu ?

Dieu n'est pas nommé dans *La Guérison des Maladies*. Marie Grin prend sur elle les maux de ses frères douloureux, jusqu'à ce que la gendarmerie intervienne, justement scandalisée, mais Marie prie-t-elle seulement ? A-t-elle dans son cœur la charité divine ? Ramuz ne veut pas, ne peut pas nous le dire. Mysticisme athée ou humanitaire ? *Mind cure*, *christian science* ? Allons donc, ces choses-là lui font horreur.

Il n'a pas rayé le Nom qu'il n'ose pas prononcer, il l'a laissé en blanc. Il n'y a pas là négation, il y a réserve, attente. C'est pourquoi ce livre peut être incomplet, il va droit, il est pur. Ramuz a d'une mystique vraie, authentique, tout ce que la nature est capable d'en préfigurer et préparer. Le germe divin manque encore, que le ciel seul peut donner. Amour encore lié, qui postule la délivrance. Monde encore privé, qui attend la lumière.

Nous ne voulons rien rejeter de ce monde, nous en aimons tout, nous en gardons tout, mais nous regrettons ce qui n'y est pas. Salut à cette terre et à toute cette créature terrestre ! Oui, mais un Dieu est mort pour elle. La Croix est la seule clef de tout ce que nous voyons.

*Et alors, moi aussi, tâcherai de toucher ce Corps percé de trous, parce que c'est un besoin, et même c'est le grand besoin...*

*Rien ne naît que d'amour, et rien ne se fait que d'amour, seulement il faut tâcher de connaître tous les étages de l'amour.*

Je demande à Ramuz d'excuser l'imperfection de ces notes rédigées en hâte, et que j'ai à peine le temps de relire. Qu'il y voie avant tout le témoignage de mon admiration et de mon amitié.

JACQUES MARITAIN.

## Le Fascisme, renaissance du peuple italien\*

### VII. — Fascisme et internationalisme.

Depuis la guerre, dont la violence a été sans précédent dans les annales de l'Europe et dont les suites funestes ont dépassé l'imagination la plus pessimiste, on a vu naître quantité d'associations qui ont pour but d'empêcher à l'avenir des cataclysmes nouveaux. Ces associations groupent autour d'elles un nombre considérable de personnes dont les intentions généreuses ne peuvent être mises en doute et qui veulent anxieusement sur les mouvements d'esprit capables d'entraver le travail difficile et laborieux qui devra mener à la paix universelle et durable. Plusieurs d'entre elles m'ont exprimé l'hésitation qu'elles éprouvent devant le fascisme. Son esprit nationaliste leur apparaît comme un perpétuel danger pour la paix. J'ai rencontré cette objection dans les milieux internationaux les plus divers et nombreux sont ceux qui m'ont demandé comment il pouvait se faire qu'en propageant la coopération intellectuelle des nations on peut être en même temps un admirateur du fascisme.

L'incompatibilité de l'une et de l'autre serait facile à prouver : Les internationalistes, les promoteurs des lignes pour la paix rêvent d'une Europe pacifiée, d'où les guerres seraient bannies et dont les habitants penseraient *européennement*, si j'ose forger cet adjectif. Les fascistes, nationalistes à outrance, prêcheurs la grandeur future de l'Italie, ils réclament des colonies, ils osent même parler d'un empire ! Peut-on s'imaginer un plus grand danger pour la paix ?...

La question à résoudre n'est pas aussi simple que les protagonistes de cette paix européenne veulent bien l'insinuer. L'amour de la patrie, la volonté bien arrêté de lui procurer les ressources

(\*) Cf. *Revue catholique des idées et des faits* du 30 octobre, 13, 20, 27 novembre, 4 décembre 1925.



nécessaires à sa subsistance et les débouchés auxquels son développement démographique lui donne un droit absolu sont-ils réellement en opposition avec la volonté très ferme de procurer la paix à l'Europe? Je veux même aller plus loin. L'amour bien discipliné de la patrie n'est-il pas une garantie de paix internationale bien plus sérieuse que toutes les idéologies humanitaires dont un internationalisme à rebours marque le point culminant?

Qu'est-ce, en effet, que l'internationalisme? Les dictionnaires nous disent qu'international est ce qui se passe entre nations. Le vrai internationalisme a donc pour tâche d'améliorer les rapports entre les nations. Il doit aplanir les obstacles en faisant comprendre la mentalité, les traditions d'un peuple aux habitants d'une autre région. Il doit établir une coopération intellectuelle qui fasse profiter toutes les nations des progrès intellectuels de l'une d'entre elles et qui répande les richesses spirituelles et morales de chaque tradition et de chaque patrie. Il doit être « un élan vers un règlement toujours plus noble des rapports entre les nations et les États (1) ». Nous sommes donc bien loin de cette autre conception de l'internationalisme qui a complètement faussé le sens étymologique de ce mot et qui prétend lui donner la signification d'une alliance internationale des classes sociales aux dépens de l'idée de patrie.

Cet internationalisme à rebours prêche la paix et le désarmement... des États, mais il arme les masses. Il est antimilitariste, mais il donne à la jeunesse socialiste et communiste une formation toute militaire. Il entrave le travail de développement colonial en fressant l'Orient contre l'Occident. Il fait des efforts désespérés pour substituer la solidarité de classe à la solidarité nationale, car il se rend très bien compte que le peuple qui a perdu son idéologie nationaliste, lui sera une proie facile. Il prêche une paix fautive et un désarmement des forces auxquelles ses tendances destructives pourraient se heurter un jour. Il insinue donc que ceux qui veulent la paix se désarment, comme s'il suffirait de désarmer pour établir une paix durable (2).

Ne parlons donc que de l'internationalisme qui mérite vraiment d'être appelé ainsi. Ce n'est pas celui du chambardement et des hordes moscovites, mais celui de l'ordre et du progrès. Cet ordre et ce progrès internationaux ne peuvent être acquis en s'appuyant sur les principes de 1789, car l'individualisme stimule les appétits, il est égoïste, il ignore le sacrifice. Pour atteindre à cet ordre international, il faut des principes diamétralement opposés à ceux-là. Seulement, le fascisme nous les offre actuellement. Lui seulement, comme l'a dit dernièrement Mussolini, « représente l'antithèse nette, catégorique, définitive devant le monde de la démocratie, de la plutocratie, de la franc-maçonnerie et des principes soi-disant immortels de 1789. (3) » Ces principes ont déchristianisé l'Europe pendant plus d'un siècle. Ils tendent maintenant à lui imposer leur faux internationalisme. Seule, une réchristianisation anti-démo et anti-plutocratique pourra servir de base à la construction internationale qui aura pour tâche de défendre notre civilisation.

Cette armature internationale ne peut être solide que lorsqu'elle est construite selon les règles qui régissent la vie de la famille, de la nation, du monde. Ces règles ont été méconnues par les hommes de la Révolution française. Le fascisme, au contraire, les a pris comme point de départ. Il pose sa base dans la famille, dont font partie les aïeux et la progéniture. Au-dessus du droit de l'individu, il place son devoir. Pour lui « la vie de la société

surpasse de beaucoup celle des individus et se prolonge à travers les générations, car les individus naissent, croissent, meurent, sont substitués par d'autres; l'unité sociale, à travers le temps, restera toujours indistinctement soi-même (1). L'égoïsme naturel de l'individu doit par conséquent s'incliner devant l'intérêt commun et doit être remplacé par un esprit de sacrifice. Au-dessus des intérêts individuels, le fascisme place les intérêts de l'humanité, de la série ininterrompue des générations. Il demande la coopération de tous pour la régénération de la société au profit surtout des générations futures. Il donne à la jeunesse un idéal ardent de droiture, de justice et de gloire. En agissant ainsi, il a rendu à la civilisation un service que l'on ne saurait évaluer trop haut. Il chante la beauté de la *Giovinetza*, mais, avant de célébrer sa *belezza*, il lui a assigné un but à atteindre. Et cette jeunesse élevée par le fascisme, cette jeunesse disciplinée, formée à l'école de l'obéissance, du sacrifice et du devoir, sera bien autrement capable de collaborer à une coopération internationale que celle nourrie des idéologies individualistes, humanitaires et démocratiques d'il y a un quart de siècle. Ceux qui aiment d'abord et avant tout leur patrie et qui ont appris à subordonner tout à son avenir, seront les meilleurs artisans d'une vie internationale, où les droits de toutes les nations seront garantis. L'effacement des caractéristiques nationales mène à un avilissement général, l'épuration et l'élévation de ces caractéristiques apporteront à l'Europe entière une arme nouvelle dans la lutte contre le déchéance et le déclin.

Il est actuellement bien prouvé que le fascisme a inauguré en Italie un mouvement de régénération politique, sociale et économique. Et ce mouvement, un mouvement dû à l'instinct de conservation qui est inné chez les hommes et les sociétés, serait un danger pour la vie internationale? Bien au contraire. L'exemple de l'Italie sera salutaire aux autres peuples. Ils apprendront de l'Italie comment on substitue une politique neuve et saine à une politique usée et épuisée. L'État s'en allait à la dérive. L'Italie l'a replacé sur une base solide. Elle saura enseigner à l'Europe, qui s'en va aussi à la dérive, la base solide qui lui faut. *Italia docet!*

Avant la guerre, des esprits éblouis par l'éclat fictif et artificiel d'une *Kultur* d'un autre pays, avaient attribué à ce pays le rôle de *docere*, d'enseigner. Ils oubliaient que les peuples latins seuls possédaient ce don. La Méditerranée, berceau du monde, restera encore longtemps le centre merveilleux d'une culture idéale. Le *homo mediterraneus* enseignera encore une fois à l'Europe la voie du salut. Rome, que Dieu a choisie pour être le centre de son Eglise sur la terre; Rome, qui a su acclimater et civiliser les Barbares du Ve siècle, donne un nouvel idéal au monde.

Et pour enseigner, elle saura trouver les moyens. Je ne dis pas pour convertir les autres peuples au fascisme. Mussolini a dit à plusieurs reprises que le fascisme est un produit essentiellement italien. Vouloir convertir un homme du Nord à une conception qui ne s'accorde ni avec son tempérament, ni avec son histoire, ni avec ses goûts, serait une faute que jamais l'esprit fin et subtil des Italiens ne commettra. Mais l'Italie se rendra compte qu'elle a une mission, celle d'enseigner les principes sur lesquels repose son fascisme, celle de montrer la route à ceux qui cherchent une issue du marais où ils se sentent enlisés, celle d'enseigner les maximes qui permettront de défaire l'œuvre de 1789. Si l'Italie trouve la forme appropriée pour cet enseignement, elle aura bien méritée de l'Europe.

H. DE VRIES DE HEEHELINGEN.  
Professeur à l'Université catholique  
de Nimègue.

(1) M. GIOVANNI SELVI, dans la *Gerarchia*, 1926, p. 241.

(2) « Vouloir la paix ne signifie pas cependant être désarmés », a dit dernièrement Mussolini au Sénat, lors de la discussion du budget des affaires étrangères.

(3) Paroles prononcées par Mussolini après l'attentat de Miss Gibson.

(1) Discours de M. Rocco, du 30 août 1925, à Perugia.



# Les idées et les faits

## Chronique des Idées

### La journée de prières pour le Mexique

C'est, pensons-nous, un acte qui ne s'était plus répété depuis la guerre que cet appel du Saint-Siège au monde catholique en vue de consacrer un jour à la prière universelle. A l'odieuse persécution déchaînée au Mexique, où l'Eglise est opprimée avec une rare scélératesse et une lâche hypocrisie, le Saint Père ne veut opposer que l'arme de la prière. Il prend son recours au Ciel, il en appelle des persécuteurs à Dieu et remet en ses mains la cause de l'Eglise catholique au Mexique.

En son nom, le Cardinal secrétaire d'Etat charge ses représentants dans le monde d'intervenir auprès de tous les évêques afin qu'ils ordonnent une supplication extraordinaire fixée au dimanche 1<sup>er</sup> août, pour obtenir la cessation du fléau de la persécution et le pardon des persécuteurs. L'opportunité de ce choix est relevée par une double coïncidence.

Le 1<sup>er</sup> août ramène la fête de saint Pierre-aux-Liens (le titre cardinalice de Mgr Mercier) qui rappelle cette miraculeuse libération du premier Pape jeté en prison par Hérode Agrippa, enfermé dans une geôle étroitement surveillée, attaché par une double chaîne à ses deux gardes, et soudain, à leur insu, merveilleusement relâché et mis en liberté par l'intervention d'un ange. Or, les *Actes* relatent expressément qu'au cours de cette première violente persécution qui allait étouffer l'Eglise dans son berceau en la frappant à la tête dans son chef saint Pierre, après l'exécution de saint Jacques, toute l'Eglise suppliait le Seigneur sans interruption pour la libération du premier Pape.

Toute l'Eglise à genoux, sur le commandement de Pie XI, obtiendra par le crédit du Prince des Apôtres que soient rompus les liens qui garrotent l'Eglise mexicaine.

Le 1<sup>er</sup> août aussi est marqué par la récurrence du Pardon de saint François, la célèbre Portioncule, insigne privilège octroyé par le Christ lui-même au patriarcat d'Assise et qui emprunte cette année à la commémoration du septième centenaire de sa mort un lustre nouveau, un extraordinaire éclat.

L'Eglise en prières, à pareil jour, sur toute la surface de la terre, attirera sur la tête des coupables, par l'intercession du doux stigmatisé de l'Alverne, les miséricordes infinies.

\* \* \*

Il faut assurément que la crise de l'Eglise du Mexique ait atteint un rare degré d'acuité, pour que le Saint-Siège en soit venu à cette exceptionnelle mesure.

Déjà dans son allocution consistoriale du 11 décembre 1925, et dans sa lettre au cardinal-vicaire, du 3 avril dernier, le Saint-Père avait déploré les attentats commis et avait invité toute la famille catholique à de ferventes oraisons. Quelques jours après, dans sa lettre à l'épiscopat mexicain, Pie XI avait flétri l'attitude du gouvernement, si odieusement hostile à l'Eglise catholique, si basement méprisante envers l'Eglise schismatique, dite nationale, du misérable défrôqué Joaquín Pérez, et le Souverain-Pontife avait vivement exhorté les catholiques mexicains à ne pas se contenter de la résistance passive aux ukases du président Calles et de ses suppôts, mais de se livrer à une action catholique intense, dans tous les domaines, naturellement hors du cadre des partis, dans ce malheureux pays où le nombre des vrais chrétiens est descendu très bas, ne dépasse pas vingt pour cent des baptisés.

Au jour de la Visitation, par l'organe de S. Em. le cardinal Gasparri, le Saint-Père sent le besoin d'appuyer cette action catholique au Mexique, si dure à exercer parmi les mille entraves de la persécution, sur la prière de toute l'Eglise faisant le même

jour violence au Ciel pour obtenir aux persécuteurs le pardon, aux persécutés la vaillance, au Mexique la paix religieuse. Cette intention s'ajoutera désormais à celles que recommande la Bulle d'extension du jubilé au monde entier.

Si Rome est magnanime dans son langage et sa conduite, si elle garde le secret de cette longanimité qui vient à bout de la haine et parvient souvent à la changer en amour, elle ne courbe pas la tête devant la tyrannie, elle dénonce énergiquement toutes les violations du droit divin, du droit naturel, dont elle est la tutrice, elle frappe de sa parole justicière et vengeresse tous les attentats perpétrés contre Dieu et les âmes. Dans la lettre du cardinal Gasparri, écrite au nom du Saint-Père, quelle flétrissure, quelle marque au fer rouge que cet exposé des faits sous une apparente modération :

« Il n'est pas nécessaire que je vous rappelle les faits graves et douloureux qui vont se multipliant chaque jour, en cette République, car si l'on y concède la plus ample liberté aux émissaires des autres religions, les catholiques se voient refuser cette liberté d'une façon qui déshonorerait n'importe quel peuple civilisé. »

Dans la première phrase de ce grave document, déchirant d'un mot toute la trame de mensonges et de calomnies qu'ourdissent là-bas les persécuteurs, le Cardinal Gasparri articule ce grief et frappe en plein visage les artisans de la guerre religieuse.

« C'est sous la forme hypocrite d'une prétendue légalité que ceux qui détiennent le gouvernement de cette malheureuse nation, se livrent à une véritable persécution contre la religion catholique. »

Ces lumineuses paroles définissent la situation et soulagent les consciences. Le gouvernement de Calles se couvre de déshonneur par son anticléricalisme tracassier et sectaire, il s'est mis au ban des peuples civilisés par ses menées lâchement hypocrites.

Ces mots vengeurs, l'histoire les burinera à la honte éternelle de cette bande de sectaires qui ont jeté le lazzo sur l'Eglise mexicaine et cherchent à l'étrangler.

Ces demi-sauvages auxquels l'Espagne n'a pu donner qu'un vernis de culture latine ne comprennent pas qu'ils sont la risée du monde. Ils ne se sont pas encore aperçus que depuis la guerre, il y avait un changement dans la mentalité religieuse du monde, que l'anticléricalisme était passé de mode, méprisé par l'élite intellectuelle et n'était plus que le lot des derniers attardés sur la route de l'intelligence et du progrès. Ils en sont encore à plagier le kulturkampf et semblent ignorer la Constitution libérale que le Reich s'est donnée à Weimar. Ils en sont encore aux pratiques de l'incarcération et de la nationalisation des biens d'Eglise, sans paraître se douter de la grande révolution qui s'est opérée dans la politique religieuse et scolaire de Mussolini, en Italie, du Directeur de Primo di Rivera, en Espagne. C'est au stupide et malfaisant jacobinisme français qu'ils reviennent. C'est le chaos de la Russie soviétique, ce royaume à l'envers, ce royaume de l'incohérence où Satan a reçu congé de montrer ce qu'il savait faire, qui leur paraît l'idéal d'un peuple civilisé ! On se rappelle d'ailleurs qu'un jour du carnaval de cette année, sur un char de l'ignoble mascarade, qui escortait la Reine du Carnaval, la fille même du président Calles, Satan en personne était installé, tenant dans ses bras une religieuse ! Il est vrai de dire que sur la face immonde du parodiste les soufflets ont plu comme grêle.

\* \* \*

Ces gouvernants se sont rués sur ce noble et vaste pays, quatre fois grand comme la France, à l'instar de sauterelles.

Depuis la disparition de Porfirio Diaz, qui fut le sauveur du Mexique et dont la longue dictature y avait fait régner une tolérance habile, mais peut-être nuisible, les gouvernements qui s'y sont succédé travaillent à la perte et au déshonneur de leur République. Ils ont laissé les étrangers accaparer les pétroles et les mines, ils ont résolu le problème agraire d'une façon inique par la dépossession et la confiscation, ils se débattent lamentable-



ment dans le gâchis, bouleversent toute l'économie nationale par des grèves endémiques et de stupides imitations du communisme soviétique. Ils n'ont rien su tenter pour le relèvement économique et intellectuel de la masse énorme d'Indiens qui constitue le plus fort noyau de la population. Ces politiciens, aveuglés par le sectarisme le plus épais, font la chasse à tous les éléments civilisateurs et paraissent n'avoir qu'un objectif : replonger le Mexique dans la barbarie.

La machine de guerre qu'ils mettent en œuvre contre l'Eglise et toutes ses institutions, c'est la fameuse Constitution de 1917, forgée par une bande de politiciens qui avaient la hantise de l'Eglise. C'est le nouveau président, Callés, le plus reluisant butor qui ait été élevé à cette charge, qui, entouré de ministres à tout faire, s'applique à baillonner, étouffer, étrangler dans les lacets de la Constitution l'Eglise catholique du Mexique.

Armé de ces articles liberticides, qui violent le droit divin et humain, ce gouvernement jette à la rue comme pires malfaiteurs et expulse comme pestiférés, prêtres, religieux, religieuses d'origine étrangère, particulièrement espagnole. Les Congrégations de femmes les plus populaires, comme les Servantes de Marie, honorées et chéries pour leurs services envers les malades, ont été traitées avec une lâche brutalité, qui a exaspéré la population.

Les prêtres indigènes attachés au ministère, le gouvernement s'arroge le droit d'en fixer le nombre maximum; les églises à desservir, les diocèses à répartir, il prétend en arrêter le nombre et les limites à sa convenance. Il s'empare des temples qu'il juge inutiles pour le culte, il fait main basse sur les écoles, nationalise évêchés, presbytères, séminaires, asiles, collèges, couvents. Il foule aux pieds toutes les loies protectrices de la propriété ecclésiastique.

On n'en finirait pas d'énumérer la liste des attentats commis, des mesures vexatoires et tyranniques, qui n'ont d'autre but que de tuer, là-bas, le christianisme.

C'est la folie jacobine, maçonnique, folie haineuse, s'il en fut, qui s'est déchaînée au Mexique depuis deux ans surtout, bien qu'en réalité, le régime des violences n'y ait guère cessé depuis 1911, depuis la chute de Porfirio Diaz.

A toutes les protestations que ne cesse d'élever, évêques en tête, les catholiques rangés dans ces associations de paix, comme les chevaliers de Colomb, l'A. C. J. M., l'Union des Dames, la Ligue de défense religieuse, de nombreuses confréries, à toutes ces protestations, on ne répond que par un mot : *Légalité!* et par un redoublement de persécution.

La loi! la loi! Avec ce mot qui s'élargit en deux syllabes, on brutalise les femmes, on vole et on pille des églises, on saccage les institutions charitables, on éteint toutes les lumières.

Le nonce apostolique, Mgr Caruana, arrivé à Mexico avec les intentions les plus pacifiques, n'a eu qu'à ouvrir la bouche pour se voir interdire le séjour au Mexique.

Devant cet abîme de maux où va sombrer cet infortuné pays, que faire? Résister, lutter, répondre aux fermetures d'écoles par l'ouverture de nouvelles écoles, resserrer l'union, secouer l'apathie, préparer les revanches de l'Eglise et de Dieu. Que faire? En appeler à Dieu, dit le Pape, prier! Et il demande que le 1<sup>er</sup> août, spécialement, une supplication immense, universelle, ouvre ses ailes sur l'Eglise du Mexique pour la protéger contre le châtement et attirer sur elle la divine commisération. Quoi qu'il arrive, les tyranneaux du Mexique ne mettront pas l'Eglise au tombeau. Le Galiléen prépare toujours le cerueil des persécuteurs.

J. SCHYRGENS.

De nombreuses quittances nous sont revenues avec la mention « absent ». Nous prions nos abonnés de nous épargner de nouveaux frais et de nous faire parvenir le montant de leur abonnement.

Pour continuer à servir la revue à 25 francs, nous faisons des sacrifices financiers qui nous autorisent à demander à nos lecteurs de ne pas nous en imposer d'inutiles.

Le service de la revue sera supprimé aux abonnés qui tarderont à se mettre en règle avec notre administration.

## POLOGNE

### La situation

(D'après trois articles parus dans le Times).

La formation d'un nouveau Cabinet polonais marque une étape nouvelle dans la « liquidation » du coup d'Etat de mai déjà légalisé par l'élection présidentielle.

A proprement parler, la révolution a été surtout locale. Elle avait été peu ressentie en dehors de Varsovie, et c'est à peine si des réactions s'étaient produites en certains endroits. Pourtant, la révolution a touché à une corde dont les vibrations se feront sentir longtemps encore.

Les causes initiales du bouleversement étaient surtout d'ordre psychologique. Elles sont profondément enracinées dans la conscience nationale. De ce point de vue des faits nouveaux surgissent tous les jours qui méritent d'être examinés attentivement.

La Pologne qui, sous sa forme actuelle, n'existe que depuis six ans, est composée de trois parties dont chacune est ethnologiquement polonaise. Mais les fissures qui les séparent l'une de l'autre sont visibles à l'œil nu. Ces parties n'avaient point eu de relations entre elles durant plus d'un siècle. Chacune avait été différemment traitée : tolérance et autonomie en Autriche, répression en Russie, brutalité en Prusse. Pratiquement, les Polonais de ces trois Etats se connaissaient à peine, ne se mariant presque jamais entre eux par exemple!

Enfin, le jour vint pour eux de se réunir, mais cette unité ne se réalisa que lentement.

Les conditions spéciales auxquelles les trois parties avaient dû s'accommoder continuèrent à jouer le rôle de barrières. Les Polonais de Posnanie étaient imbibés des sentiments d'ordre et de discipline : ils sont trop « rigides » pour le reste de la Pologne. Les Polonais de Galicie habitués au *self government* de longue date ont fourni les cadres de l'administration pour les parties ci-devant russe et prussienne. Ils sont enclins à regarder celles-ci comme arriérées au point de vue politique. Mais les Polonais de Posnanie et les Polonais russe inclinent à les suspecter d'exercer une influence à laquelle ils n'ont pas droit.

Dans la Pologne ex-russe l'atmosphère paraît empreinte d'apathie. Comme technicien, le Polonais russe vaut mieux que les autres, mais l'idée qu'il se fait de l'Etat est patriarcale et rudimentaire. Si on va de Poznan à Varsovie, on a l'impression de passer d'un pays européen dans une région orientale. Se transporte-t-on de Varsovie à Cracovie, c'est de nouveau le retour à la civilisation et, par parenthèse, dans une des cités médiévales les plus pittoresques d'Europe.

Les barrières qui départagent les trois Polognes ne sont du reste pas d'ordre permanent, elles ne seront insurmontables que durant la génération présente, pense-t-on. Les barrières d'ordre linguistique sont inexistantes; en revanche, les différences de tempérament, d'opinions, de coutumes sont fort notables.

Aussi, les Polonais ne sont-ils pas portés à garder une attitude d'unité vis-à-vis des nations étrangères. Longtemps encore la « politique » consistera pour eux en une série de compromis difficilement obtenus et compliqués encore du fait de l'intrusion de minorités étrangères, héritage du passé, ou que la Pologne a dû inclure dans ses frontières nouvelles. Si en Galicie il ne saurait plus être question d'influences autrichiennes, celles de l'Allemagne et de la Russie persistent dans d'autres parties et représentent un danger potentiel.

Les relations des trois parties de la Pologne entre elles ne sont donc pas des meilleures. La solution consistant à introduire, en attendant, des autonomies locales a été invariablement rejetée. Les Polonais hésitent tout particulièrement à accorder le *self government* à leurs minorités nationales, y voyant, non sans raison peut-être, un embryon de séparatisme.

Ajoutons que les trois Polognes avaient été régies par trois codes entièrement différents; qu'autour de ces trois codes étaient venus se grouper d'innombrables us et coutumes affectant profondément la vie populaire; il en est résulté un gâchis extraordinaire et de criantes anomalies.

Comme on devait s'y attendre, la Diète a été mise en demeure de mettre fin aux pires d'entre elles. Les projets de lois se sont accumulés, mais chacun a eu à lutter contre telle prévention ou telle autre, et il n'y a pas eu progrès pour la nouvelle législation prise en son ensemble. La Diète s'est épuisée en d'interminables bavardages et a fini par se trouver dans une impasse, les députés éveillant chez les gens du commun, très vraisemblablement à tort, l'impression qu'ils avaient été achetés.

Cette impasse était sans issue, une dissolution n'étant pas prévue par la Constitution, sauf pour le cas improbable où les membres de la Diète feraient preuve d'un esprit d'abnégation difficilement supposable. Aujourd'hui encore



les partis de droite hésitent à étendre les pouvoirs du Président, de crainte que ce Président ne soit un jour Pilsudski, ce soi-disant socialiste.

Notons que, scripitateur, le maréchal avait été, financièrement parlant, d'une honnêteté scrupuleuse. Il est resté pauvre. Voilà pourquoi il est, si on peut dire, si « morbidement » honnête; voilà l'explication de l'extravagance de ses accusations contre les membres de la Diète.

Les préparatifs du maréchal avaient, semble-t-il, été connus à Varsovie de longue date; mais les généraux partisans du Gouvernement, les membres conservateurs et modérés de la Diète, le monde des affaires se sont singulièrement trompés sur la puissance des effectifs dont le maréchal disposait. En fait, Pilsudski fut soutenu par les trois quarts de l'armée, par presque tous les cheminots, par la majorité de la classe ouvrière et par l'innombrable population varsoviennne.

La personnalité magnétique du maréchal a joué dans tous les événements un rôle important. Il n'est pas un Mussolini. Il fait invariablement machine en arrière quand son but est à portée de la main et il ne poursuit jamais une action jusqu'au bout. L'opinion qu'il est le champion des pauvres n'en est pas moins très répandue. Les masses comptent sur lui et renforcent par là le parti Pilsudski dans des proportions qui deviendront vraisemblablement apparentes aux prochaines élections.



A la suite du succès remporté par le Maréchal, les parties de droite sont sensiblement discréditées. Beaucoup dépendra de la mesure dans laquelle ils sont disposés à reconnaître le fait accompli et à y conformer leur conduite future. Une fraction l'a déjà fait. Aujourd'hui, chez les « extrêmes-droites » eux-mêmes, l'opinion prédomine qu'une contre révolution dirigée contre Pilsudski, serait vouée à un échec irrémédiable et aurait en outre pour la Pologne les pires conséquences.

M. Bartel, le nouveau Président du Conseil, a la réputation de ne pas s'intéresser aux partis, mais aux personnes seulement. A tous les points de vue c'est le poste de ministre des Finances qui, à l'heure actuelle, est le plus important.

La Pologne a déjà passé par une expérience d'inflation fort désagréable. « Jamais plus », dit-elle aujourd'hui, tout comme l'Autriche, mais avec moins de raison peut-être. Car les preuves manquent que la stabilité monétaire qui, ces temps derniers, s'est manifestée soit vraiment stable. Les symptômes de complications financières nouvelles abondent à moins que de nouveaux capitaux n'affluent dans le pays pour faire revivre l'industrie et l'agriculture, pour faire baisser le nombre des chômeurs, pour augmenter la capacité d'achat du marché intérieur.

La Pologne a deux voies ouvertes devant elle : Un emprunt sanctionné par la S. D. N., avec le contrôle qu'un tel emprunt présuppose; un emprunt extérieur et dès lors plus onéreux. Un contrôle existe d'habitude pour cette der-

nière sorte d'emprunts, mais il est moins apparent. Les Polonais s'opposent violemment à la première de ces deux alternatives; ils sont, on le sait, d'une extrême sensibilité au sujet de leur souveraineté nationale; cette sensibilité est, au fond, fort compréhensible. On craint très sérieusement qu'un contrôleur de la S. D. N. ne s'immisce dans des questions relevant de la souveraineté nationale, encore que M. Zimmerman s'en soit abstenu en Autriche. On craint aussi — et cette crainte moins répandue est partagée par des sphères plus responsables peut-être — que, à supposer que la Pologne se soumette à un tel contrôle, une combinaison politique anti-polonaise pourrait se former au sein de la S. D. N., contre laquelle la Pologne devenue débitrice serait impuissante à lutter. Si on répond aux Polonais qu'ils nourriront de telles appréhensions que ce serait là la fin de la S. D. N., cet argument ne leur fait pas d'impression.

La Pologne souffre d'une grande pénurie de capitaux, ce dont il n'est guère difficile de se convaincre. Partout on se heurte à des entreprises restées en suspens faute de fonds. On n'en a pas moins constamment l'impression que tous les éléments du succès sont là et qu'il ne s'agit que de les mobiliser. La balance commerciale est aujourd'hui favorable; l'avenir de la Pologne est basé sur l'agriculture, laquelle a devant elle de grandes perspectives de développement. Le sol est d'une grande fertilité et pourrait produire beaucoup plus qu'il ne donne. Point n'est besoin de développer une industrie d'exportation au delà des limites présentes, la situation de la Pologne n'étant pas aussi défavorable de ce point de vue, la Haute-Silésie et les industries existantes mises à part.

Il ne servirait à rien de produire des denrées ne pouvant être écoulées à l'extérieur. Mais la Pologne pourrait non seulement exporter un excédent agricole, mais encore jeter un nombre bien plus élevé qu'aujourd'hui de produits sur le marché intérieur. A l'heure actuelle, le *Standard of living* des populations est fort peu élevé, et leur capacité d'achat est au même niveau et apparemment ne cesse de diminuer encore. Et le spectre des crédits agricoles à court terme et à intérêts exorbitants domine tout le tableau.

En ce moment, l'opinion polonaise passe par une phase où elle veut que le pays s'aide lui-même. Phase vraisemblablement transitoire, qui peut-être n'est qu'une crise de désespoir. Il est fort douteux que la Pologne en recueille un avantage quelconque. La Yougoslavie a essayé du même *self help*; son exemple n'est pas encourageant. Combien autre est celui de l'Autriche qui a suivi la voie d'un emprunt de la S. D. N. avec contrôle et qui aujourd'hui électrifie ses chemins de fer d'Etat, établit un grand câble téléphonique international reliant l'Europe occidentale aux Balkans et au Proche-Orient et est en train de récupérer son indépendance économique.

La Pologne a donc fort besoin d'argent, le tout est de savoir comment elle l'obtiendra.

En discutant la question d'un emprunt avec certains gros bonnets de la finance et de l'industrie polonaises, le correspondant a été frappé par les divergences qui existent entre l'opinion de la « masse » et les avis individuels. En masse, non seulement les Polonais sont opposés à un emprunt impliquant le contrôle financier, mais il n'est pas facile de faire parler là-dessus un Polonais, à cœur ouvert, en présence de compatriotes. Mais à titre individuel et en particulier, la plupart des interlocuteurs du correspondant lui ont avoué n'avoir rien contre un emprunt sous les auspices de la S. D. N., même accompagné d'un système de contrôle semblable à celui qui a été appliqué en Autriche.

Il est du reste douteux que la situation financière exacte de la Pologne soit connue là même où elle devrait l'être le mieux.

Un expert comparait récemment cette situation à celle d'une propriété qui a tout l'air d'être dans un état désespéré. Mais a-t-on débrouillé l'écheveau qui l'enserrait de tous côtés, on constate soudainement et contre toute attente que ladite propriété est solvable. Toutes réserves faites sur l'exactitude de l'analogie, il n'en est pas moins intéressant de constater qu'une telle opinion puisse être formulée. En attendant, les statistiques financières polonaises ne sont pas sans rappeler fortement celles de l'Allemagne à l'époque où feu Havenstein avait l'habitude de soutenir *mordicus* qu'un mark est toujours un mark quel que fussent les cours du change. Lorsqu'on additionne des *zlotys*, dont les taux sont différents, de telles statistiques sont de nature à obscurcir la véritable situation.

Au cours d'entretiens privés, des économistes polonais ont reconnu que, somme toute, un emprunt à contrôle ne serait pas mauvais à titre de facteur d'une restauration économique polonaise, ramenant ce pays à un état normal.

L'antipathie causée par les perspectives d'une immixtion étrangère mise à part, l'exemple autrichien montre en tous cas qu'un tel contrôle n'a rien d'effrayant. Il est même permis de se demander si, un petit nombre de per-



sonnes excepté, en contact personnel avec le contrôleur ou son organe exécutif, un pays se rend compte de nos jours du fonctionnement d'un contrôle financier. Il a déjà été parlé de l'Autriche. L'Allemagne est contrôlée dans une certaine mesure par le plan Dawes, et c'est là un contrôle bien plus vaste que celui qu'il y aurait lieu, le cas échéant, d'exercer en Pologne. Et si les Allemands ne veulent pas du plan Dawes, ce n'est pas à cause du contrôle qu'il implique, mais des énormes sommes d'argent qu'il tire d'Allemagne et dont celle-ci ne se sépare qu'à regret.

En attendant, l'effet exercé par une monnaie qui se déprécie sur le chiffre des revenus polonais n'offre rien d'encourageant. D'autres Etats ont appris par expérience que les impôts retardent de façon invariable sur la dépréciation de la monnaie, et que, en dernière analyse, le jeu ne vaut pas la chandelle. Graduellement l'Etat ne perçoit presque rien, l'ouvrier ne touche presque rien du tout, tandis que la fortune du pays est drainée au moyen de procédés divers dans les poches de messieurs les profiteurs de l'inflation.

La Pologne ne devrait pas passer par là: la richesse matérielle est présente, la main-d'œuvre ne demande qu'à être utilisée. Manque de capital: s'il se trouve, le reste suivra sûrement. Mais dans le cas contraire, une révolution à la Pilsudski, mais de caractère plus sérieux, pourrait facilement se produire entraînant des conséquences durables et fâcheuses pour la Pologne comme pour l'Europe.

(A suivre.)

## GRANDE-BRETAGNE

### Etats-Unis et Angleterre

Le professeur W. Alison Philips signale dans le *Times* le fait curieux que la date du 4 juillet 1926 est celle de trois anniversaires américains mémorables. Il y a d'abord celui de la Déclaration d'Indépendance (1776), signée dans l'ancien *State House* de Philadelphie par les représentants des treize colonies britanniques révoltées. Il y a ensuite ceux des décès respectifs de deux présidents: John Adams, qui succéda à Washington en 1796, et de son rival heureux de 1800, Thomas Jefferson, décédé il y a tout juste un siècle.

On l'a dit avec beaucoup de raison: le patriotisme et les anniversaires — voilà les deux grands ennemis de la vérité.

Mais quelles que soient les envolées fantaisistes auxquelles les orateurs américains se livrent le 4 juillet (Thanksgiving Day), il est certain qu'en Angleterre le sentiment patriotique n'affecte plus à aucun degré les jugements portés sur les chefs de la Révolution américaine. Washington a sa statue à Trafalgar Square; l'aristocrate Alexander Hamilton est devenu le héros des impérialistes britanniques; le démocrate Jefferson compte des admirateurs fervents parmi les radicaux anglais; les vertus plus « sobres » de J. Adams ont vraisemblablement plus d'attrait de nos jours pour l'Anglais conservateur que pour le démocrate américain. Rappelons qu'Adams avait maintenu au cours des pourparlers qu'il aboutirent au traité de Gand que ce traité n'était pas un accord ordinaire, mais qu'en vertu de cet instrument « deux parties d'une seule et même nation se proposaient de partager en deux la souveraineté »: point de vue rejeté avec raison par les diplomates britanniques, mais qui s'attarde toujours dans la mentalité du peuple anglais lequel n'a jamais pu se résoudre à regarder les Américains comme des étrangers.

Un sentiment analogue n'a pas persisté, il est vrai, de l'autre côté de l'Atlantique à cause des influences qui ont affecté le développement de la nationalité américaine.

Premier facteur — et le plus puissant: l'isolement des colonies, isolement de l'Angleterre, isolement réciproque. Dans ces conditions ce fut un patriotisme local et étroit qui grandit en elles. Pour ce qui est de la métropole, une tendance subconsciente à l'indépen-

dance semble avoir été présente dès le début. En débarquant à Massachusets Bay les « Pères pèlerins » pensaient moins à fonder une Angleterre nouvelle qu'à réaliser dans un monde nouveau leur idéal austère de la cité de Dieu. Le loyalisme des colonies envers l'Angleterre fut donc d'ordre matériel dès les tout premiers temps, et la menace française écartée par la conquête du Canada, le principal lien matériel unissant les colonies à la Grande-Bretagne était brisé.

Jefferson, le père de la démocratie américaine, fut aussi le père de l'impérialisme américain (ce fut sous sa présidence que les Etats-Unis se rendirent acquéreur de la Louisiane). John Quincy Adams, premier envoyé diplomatique américain à Londres, avouait en 1785, au roi George n'aimer que son propre pays.

Pourtant la première génération des citoyens américains resta consciente de sa parenté avec les Anglais, et ce sentiment ne fut pas anéanti par la guerre de 1812. Richard Rush qui, en 1817, succédait comme ministre à Londres à John Quincy Adams note dans son journal l'émotion profonde qu'il ressentit en apercevant pour la première fois la côte d'Albion.

Il serait toutefois erroné de s'imaginer que de tels sentiments étaient partagés par la masse des Américains. L'hostilité de cette masse pour la Grande-Bretagne augmentait plutôt que de diminuer avec le temps, et la réaction n'a commencé qu'à partir de la guerre hispano-américaine.

Quelles sont les causes de cet éloignement?

Il y en a deux de principales: 1° Le profond changement opéré depuis 1850 dans le caractère du peuple par l'afflux incessant d'éléments étrangers, souvent ennemis acharnés de l'Angleterre; 2° les légendes qui se sont greffées autour de la Révolution américaine, légendes auxquelles un coup a été porté au cours de ces dernières années seulement et par des savants américains eux-mêmes. Pourtant elles ont la vie dure et nul doute qu'elles n'aient été proclamées à nouveau le 4 juillet sur tout le territoire des Etats-Unis à des milliers de réunions publiques.

Et pourtant c'est à peine si, les travaux de feu Henry L. Osgood, professeur à l'Université de Columbia, et de feu son collègue George L. Beer ont laissé un fragment de ces légendes.

C'est ainsi qu'ils ont démontré — le premier dans une *History of American Colonies* en sept gros volumes, le second dans sa *British Colonial Policy, 1754-1765* — que la politique de George III et de ses ministres n'était ni anticonstitutionnelle, ni illégale; qu'elle avait été rendue nécessaire par les projets de réorganisation de l'Empire résultant de la conquête du Canada; que le renforcement des services administratifs impériaux l'avait été par les abus révoltants de l'administration coloniale révélés au cours de la guerre; que l'Angleterre avait indubitablement le droit d'imposer les colonies (ce sont, on le sait, ces impôts qui provoquèrent la rébellion); que l'impôt en question n'était pas en lui-même de proportions déraisonnables, surtout après une guerre épuisante et dont la Grande-Bretagne avait virtuellement porté tout le fardeau; que le dit impôt n'avait nullement en vue, comme on le croit encore communément en Amérique, l'avantage de la Grande-Bretagne seule; que le Parlement britannique ne s'était décidé à imposer les colonies que très à contre-cœur; enfin que ce n'était pas seulement le droit, mais le devoir de George III de tâcher de réprimer la rébellion.

N'est-il donc pas illogique de traiter ce roi de tyran pour avoir essayé d'empêcher le démembrement de l'Empire et, en même temps, de vanter l'héroïsme de Lincoln pour avoir réussi à prévenir le morcellement des Etats-Unis?

Sommes toute, il est démontré aujourd'hui que, pour parler comme G. Beer, « la séparation des colonies d'avec la Grande-Bretagne n'était due à la privation des libertés civiques qu'à un degré minime ». Et H. Osgood affirme de son côté que dans les



plans des hommes d'Etat anglais de ce temps-là il n'y eut rien qui pût être appelé tyrannique ou anticonstitutionnel. « La Grande-Bretagne », dit Osgood, « n'eut recours aux mesures de rigueur que lorsqu'elle se fut heurtée à la résistance des colons ». L'un et l'autre historiens n'en affirment pas moins que le désir de ceux-ci de s'émanciper n'était que légitime et naturel. Etant donné que c'est là un mobile que l'Anglais de nos jours est absolument à même de comprendre, il est permis d'espérer que les Américains finiront peut-être, eux aussi, par comprendre les considérations qui étaient à la base de la ténacité du Roi George et de ses ministres et qui étaient fort semblables à celles dont les Américains eux-mêmes s'inspirèrent en 1861.

Et lorsque les buées légendaires se seront définitivement dissipées, un jour viendra peut-être où — toujours pour parler comme George Beer — « la Révolution américaine aura perdu la grande signification qui lui est aujourd'hui attribuée. Elle ne paraîtra plus alors qu'une séparation provisoire de deux peuples apparentés entr'eux, peuples dont la similitude inhérente avait été obscurcie par des divergences superficielles, résultant de conditions économiques et sociales dissemblables ».

### Le fondateur de Singapore

Le professeur Reginald Coupland rappelle dans *le Times* que le 5 juillet 1926 cent ans se sont écoulés depuis la mort d'un grand Anglais : Sir Stamford Raffles, le fondateur de Singapore.

Sans Raffles il n'y aurait pas eu de Singapore, ce poste britannique de toute première importance dans l'archipel malaisien. Ajoutons qu'il n'y aurait pas eu non plus de jardin zoologique à Londres, car de ce « Zoo » si cher à des centaines de milliers d'enfants, Raffles a été également le créateur.

Fils du commandant d'un bâtiment de commerce qui s'était ruiné, il dut quitter l'école à l'âge de quatorze ans pour entrer comme employé à l'*India House*. Dix ans plus tard, il était nommé secrétaire adjoint près du gouvernement de la présidence de Pénang laquelle venait d'être créée.

A trente ans, il était choisi par Lord Minto, gouverneur général des Indes, pour être son premier conseiller civil dans l'expédition de Java. L'île conquise et annexée, Raffles en fut nommé, en 1811, « Lieutenant-Governor ».

Il y avait à cet avancement si rapide deux sortes de raisons : l'énorme capacité de travail de Raffles, sa connaissance du monde malaisien : il connaissait mieux l'archipel que qui que ce fût en Angleterre. Le choix de Lord Minto se justifia pleinement et Raffles gouverna admirablement l'île. Déjà un protectorat britannique s'étendant à toute la Malaisie hantait son imagination.

Soudain tout s'écroule.

Les directeurs de la compagnie des Indes orientales mécontents de ne pas voir d'énormes bénéfices réalisés sur l'heure relèvent Raffles de ses fonctions : la Grande-Bretagne préoccupée de pacifier l'Europe rend ses conquêtes dans l'archipel aux Hollandais. Ceux-ci réoccupent Java et s'efforcent d'en éliminer complètement le commerce britannique. Transféré, comme fiche de consolation, à Bencoolen, sur la côte de Sumatra, avec le titre de gouverneur, Raffles assiste impuissant à ce spectacle.

En 1818 pourtant la roue de la fortune tourne de nouveau. Cédant aux avertissements constants de Raffles que dans les intérêts du commerce britannique dans l'Extrême-Orient il faut absolument que la Grande-Bretagne obtienne avant qu'il ne soit trop tard un poste dans l'Archipel, Lord Hastings, successeur de Lord Minto, le fait venir à Calcutta. Convaincu par ses arguments,

il l'envoie prendre pied dans la zone dont les Pays-Bas veulent s'emparer; puis se ravise. Mais il est trop tard : Raffles a déjà hissé le drapeau britannique à Singapore.

On est mécontent partout : chez les Hollandais, à l'*India House*, au ministère des Affaires étrangères. Les Hollandais surtout jettent feu et flamme.

Hastings est blâmé pour avoir eu recours à Raffles. Mais en dernière analyse, celui-ci reste à Singapore : un endroit trop précieux, après tout, pour être évacué une fois qu'il a été occupé.

Un accord est conclu avec la Hollande et l'Union Jack continue à flotter là où il a été planté.

Dès cette date la situation magnifique de Singapore sur la route la plus courte reliant l'Océan indien à la mer de Chine y attire une population nombreuse et une quantité de plus en plus grande de bâtiments de commerce.

Aussi, revenu en 1823 en Angleterre, Raffles y était-il accueilli à bras ouverts. Prophète il prévoyait pour son « enfant politique » les plus belles destinées : il voyait Singapore devenir la Malte de l'Extrême-Orient.

Ce fut alors qu'il fonda le Jardin Zoologique londonien. Il avait toujours aimé les animaux. Mais ce chapitre de sa vie fut bref. Epuisé par le climat d'Extrême-Orient, contre lequel la science de ce temps-là était à peu près impuissante, l'apoplexie le terrassa en pleine vigueur à l'âge de quarante cinq ans.

### ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Congo belge, le Grand-Duché de Luxembourg, l'Allemagne occupée . . . . . fr 30

II. — Pour l'Algérie, l'Allemagne, l'Argentine, l'Autriche, la Bulgarie, le Canada, l'Esthonie, l'Ethiopie, la France, la Grèce la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, l'Ile Madère, le Maroc, le Paraguay, la Perse, la Pologne, le Portugal et ses colonies, la Roumanie, la Sarre, la Tchéco-Slovaquie, l'Ile Terre-Neuve, la Tunisie l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes, l'Uruguay, la Yougoslavie . . . . . fr 35

III. — Pour tous les autres pays . . . . . 45

Par suite des difficultés d'encaissement à l'étranger il n'est donné suite aux demandes d'abonnement et aux renouvellements qu'après réception du paiement anticipatif.

Tout service de la revue est donc suspendu d'office à l'échéance de l'abonnement si le versement anticipatif n'est pas parvenu à l'administration.

Nous recommandons à nos abonnés d'effectuer les paiements par mandat postal international.

# Catholiques Belges

ABONNEZ-VOUS à

## La revue catholique des idées et des faits